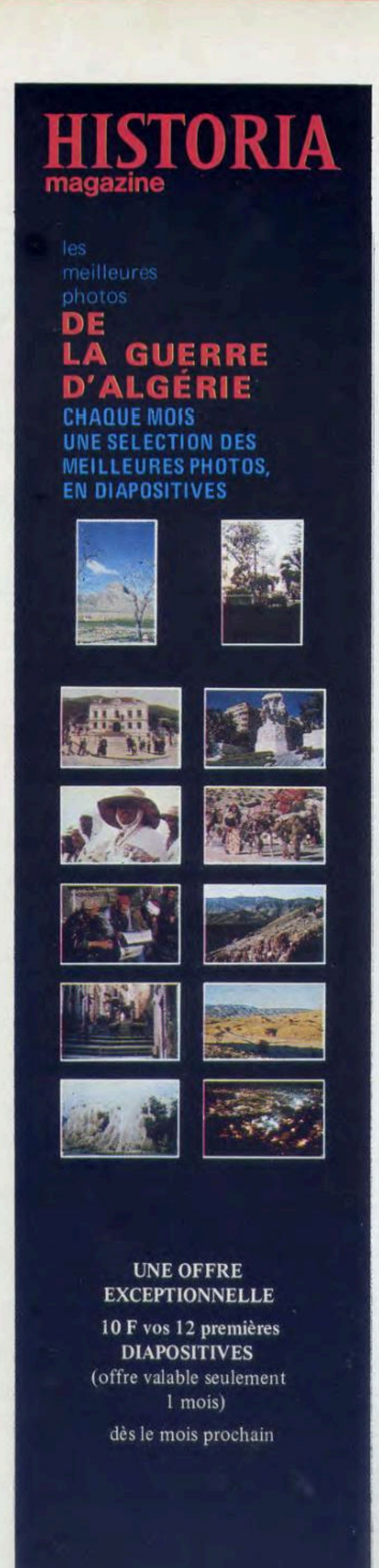
HISTORIA
magazine
39
Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 232 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

# LA GUERRE D'ALGÉRIE



## LES BLEUS-DE-CHAUFFE CONTRE YACEF SAADI






# NOVEMBRE 1957
# INGÉRENCES ÉTRANGÈRES

Jean FONTUGNE

*LIVRAISONS d'armes à la Tunisie par la Grande-Bretagne et les États-Unis. Déjà une proposition de « bons offices » par le président Bourguiba et le roi Mohammed V. Ouverture du débat sur l'Algérie devant la commission politique des Nations unies. C'est ainsi qu'est saluée la naissance du gouvernement Gaillard, en novembre 1957, alors que la loi-cadre est encore en discussion.*

*L'Algérie est, en effet, devenue un problème international. Les dirigeants du Front de libération nationale s'y sont employés aussi bien au Caire qu'à New York.*

*Entre-temps, les conflits du Proche-Orient ont été réglés et le seul problème de politique étrangère qui retient encore l'attention des observateurs est l'opposition de Tito à l'Union soviétique, opposition qui se transformera en schisme.*

*Pourquoi cette levée de boucliers? Les premiers actes du président Gaillard avaient été, d'une part, de rétablir, par des économies et des impôts nouveaux, la situation financière de la France afin de régler, d'autre part, le problème algérien, pour lequel il vient d'obtenir le renouvellement des pouvoirs spéciaux en France et en Algérie. Le rétablissement de la paix est au centre de ses préoccupations et il emploie désespérément toutes ses forces à trouver une solution, malgré les divisions toujours plus accentuées des partis maîtres de la IVe République, qui ne le soutiennent qu'épisodiquement.*

*La réponse est simple pour expliquer les ingérences étrangères en Afrique du Nord française. Les responsables de la rébellion ne s'y étaient pas trompés : sur le terrain, les activités opérationnelles, depuis l'arrivée des renforts, diminuent progressivement.*

*En effet, à l'est comme à l'ouest, les barrages sont définitivement mis en place, étouffant pratiquement toute manœuvre d'envergure de l'A.L.N. à partir du Maroc ou de la Tunisie vers l'Algérie.*

*Enfin, les zones d'insécurité dans la partie utile de l'Algérie s'amenuisent chaque jour davantage. L'armée a bien repris l'initiative après avoir capturé ou tué les chefs terroristes qui avaient longtemps fait la loi à Alger.*

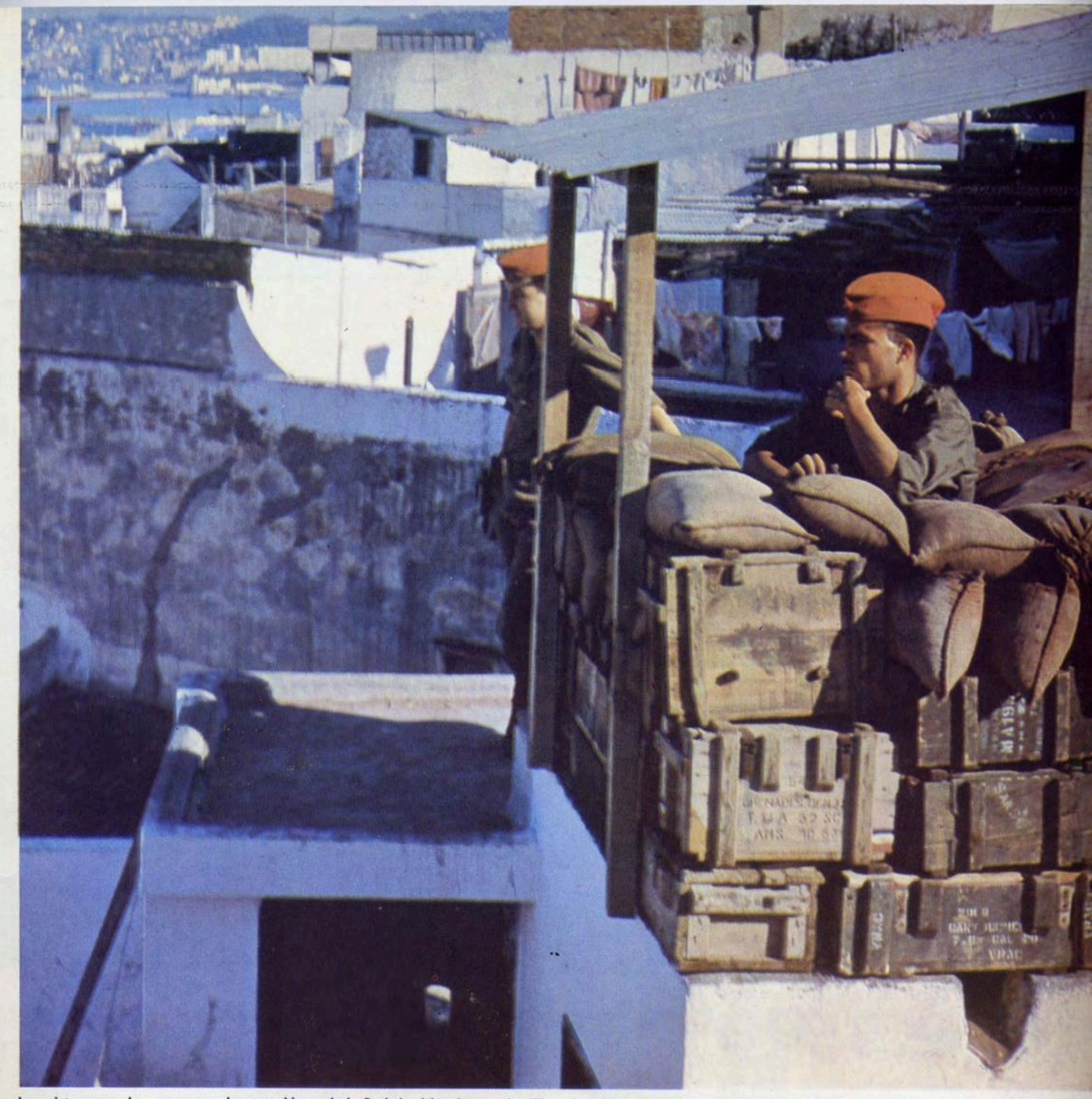
*Pour les responsables du Front, il était donc nécessaire de trouver de nouveaux alliés. Les États-Unis se prêteront au jeu d'autant plus facilement que les nouveaux forages d'Hassi-Messaoud confirment les premières promesses et les nouvelles richesses de l'Algérie.*

J. F.

# SOMMAIRE N° 232 :



Couverture : Photo Darchy



Les calots rouges des zouaves sur les murs blancs de la Casbah, vision devenue familière. Ce qui le sera moins, bientôt : les « bleus-de-chauffe » contre Yacef Saadi...

# TRAHISONS DANS LES RÉSEAUX DE YACEF

— NON, mille fois non, Léger. Ce que vous me proposez est insensé et en aucun cas je ne vous donnerai le feu vert. Je me demande jusqu'à quel point vous réalisez l'imprudence de votre projet. Dans l'état actuel des choses, il me paraît pour le moins prématuré. N'insistez pas.

Le colonel Godard, commandant le secteur Alger-Sahel, arpentait nerveusement le tapis de haute laine recouvrant le sol de son bureau du palais Bruce. Il s'adressait en ces termes à l'un de ses officiers, le capitaine Léger, pour le moment placidement installé dans un ▶

TRAHISONS...

# le colonel Godard et le capitaine Léger décident d'utiliser les méthodes du F.L.N.

fauteuil, jambes croisées, contemplant la fumée qui montait de sa cigarette. Par les fenêtres mauresques du vieux palais, des nappes de feu orangées s'étendaient dans la pièce, ultimes lueurs du soleil qui s'enfonçait derrière le clocher de Notre-Dame d'Afrique. Depuis quelques mois, la Ville blanche vivait dans l'épouvante et chaque jour apportait son cortège de cadavres et de blessés. Hommes, femmes, enfants, Européens et musulmans, se rejoignaient dans la mort, déchiquetés par les bombes déposées dans les stades, les lampadaires, les cinémas et les dancings.

La deuxième « bataille d'Alger » commençait.

## Djamila Bouhired? Un coup de pot !

Les unités des régiments de parachutistes rappelés du bled s'installaient à nouveau dans la cité, bien décidés à en finir une fois pour toutes avec Yacef Saadi et ses lieutenants Kamel et Mourad. Le capitaine Léger, officier parachutiste mis à la disposition du secteur Alger-Sahel, était le patron du G.R.E. (groupement de renseignement et d'exploitation). Il avait des conceptions très particulières sur la lutte qui s'engageait.

– Mon colonel, la situation me semble très claire. Nous savons que Yacef et son état-major vivent dans la Casbah, dont toutes les issues sont tenues par des postes des forces de l'ordre. Il n'en est pas moins vrai que toutes les perquisitions, les fouilles systématiques sont autant de coups d'épée dans l'eau. Les rebelles disposent de caches pratiquement indécelables, d'un réseau de renseignement, d'un système de guetteurs leur permettant de se dissimuler et de se déplacer en toute quiétude. Enveloppés dans des voiles féminins, ils chan-

E. Boubat/Réalités

Coll. Léger

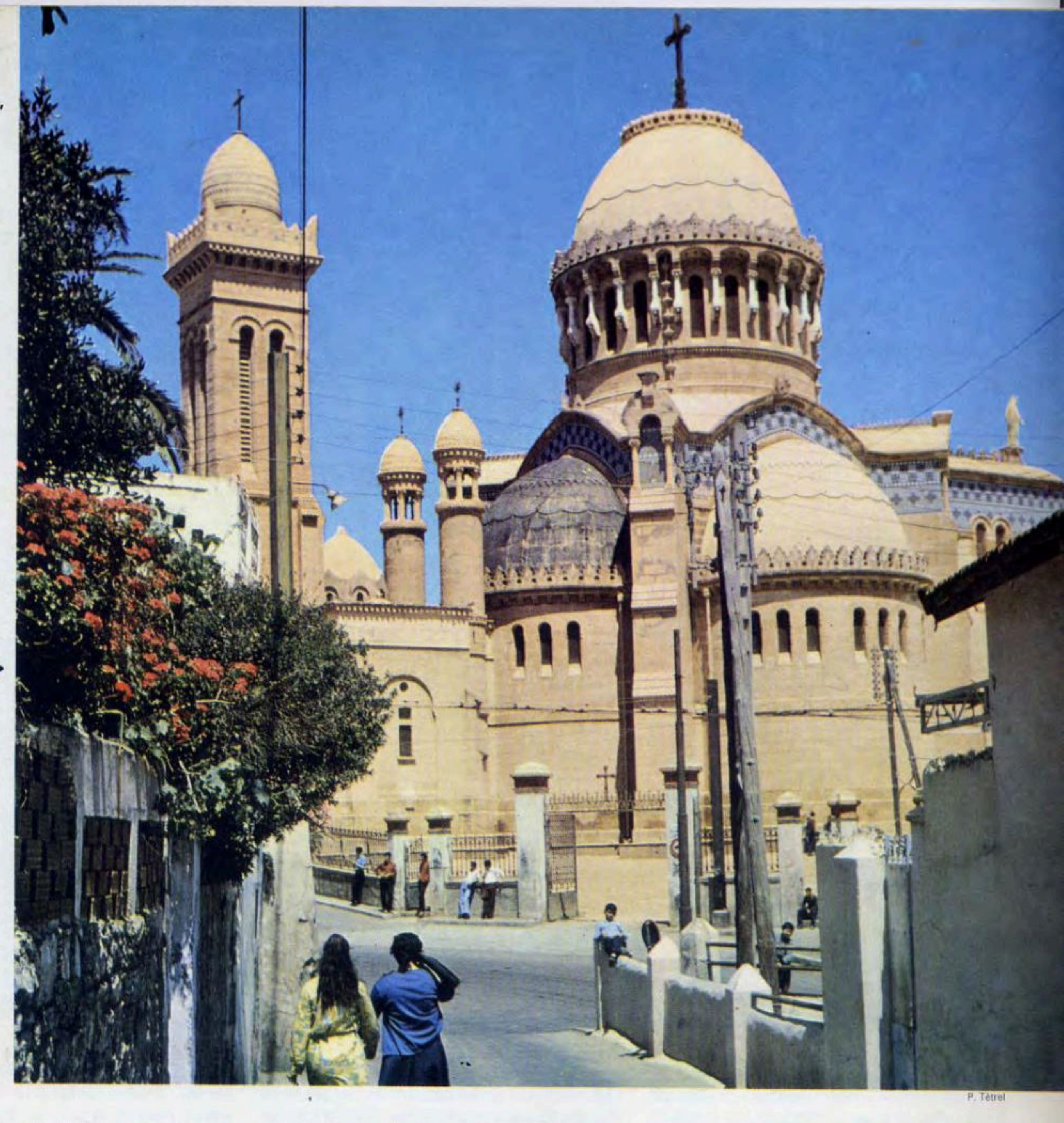


Coll. Léger



***A gauche,*** **le capitaine Léger (il a créé et anime l'équipe des « bleus-de-chauffe ») à la terrasse du Tantonville, remarquable poste d'observation. Cette brasserie est située au pied de la Casbah.** ***A droite,*** **une villa du chemin Vidal, à El-Biar, faubourg d'Alger. Elle abrite le G.R.E. (groupement de renseignements et d'exploitation). A sa tête, Léger : des conceptions très particulières pour une lutte efficace.**

◀ Les « bleus-de-chauffe », c'était quoi ? D'anciens rebelles ralliés, puis de nouvelles recrues, transfuges des réseaux de Yacef Saadi, engagés dans la seconde « bataille d'Alger », mitraillette sous leur veste. Aux ordres de Léger, lui-même aux ordres de Godard, ils vont appliquer les méthodes de l'adversaire. Il faut percer les secrets d'en face. Cette lourde porte de la ville arabe en est le symbole.



Notre-Dame ▶ d'Afrique, la basilique éclatante, dominant une des plus belles baies du monde et abritant la Vierge noire des navigateurs. Elle surplombe le cimetière musulman d'El-Kettar. Ce sont là des noms qui reviendront souvent sur les documents F.L.N. pendant la lutte contre le terrorisme. Dans ces quartiers, la subversion avait implanté de nombreuses cellules de tueurs.

P. Tétrel

gent de refuge, précédés en permanence d'éclaireurs, femmes ou enfants, qui les préviennent de l'approche d'une patrouille militaire. Les rares fois où les rencontres furent inopinées, elles tournèrent toujours à leur avantage, compte non tenu de celle qui nous permit de « piquer » Djamila Bouhired. Un coup de pot !

### Godard et « le poisson dans l'eau »

Léger écrasa son mégot dans un cendrier proche, alluma aussitôt une autre cigarette et poursuivit :

– La population est étroitement surveillée par des groupes de choc, formés de jeunes gens dont la mission consiste à faire respecter la discipline imposée par le Front. Ces jeunes, oisifs pour la plupart, vivent une aventure digne des westerns ou des bandes dessinées. Pour ma part, je suis persuadé qu'il est possible de les retourner et de les faire travailler à notre profit si nous leur offrons un but, sinon un idéal.

Le colonel Godard, les mains crispées derrière le dos, se dirigea vers une des fenêtres. Dans la ruelle serpentant au pied des murs du palais, des commerçants, des ménagères voilées, des mendiants déguenillés, des enfants à demi nus, toute une masse indéfinissable s'entremêlait dans un grouillement de fourmilière.

Le colonel observa la foule et la pensée de Mao Tsé Toung s'imposa à son esprit. Un poisson dans l'eau ! Jusque-là, toutes les lignes lancées, tous les appâts offerts, toutes les nasses placées n'avaient ramené que du fretin, intéressant parfois, important jamais.

Le téléphone grésilla brusquement. Godard décrocha et porta l'appareil à l'oreille. Léger, qui l'observait, vit les traits de l'officier se durcir. Les sourcils froncés, le front soucieux, le commandant du secteur Alger-Sahel écoutait sans mot dire. Le capitaine ne douta pas une minute qu'un événement tragique venait de se produire.

– Bien, faites le nécessaire. Comme d'habitude, bouclage, fouilles et vérifications d'identité. Rendez-moi compte dès que possible.

### Khouas Boualem, une mémoire extraordinaire

D'un geste las, Godard raccrocha.

– Un militaire blessé mortellement d'une balle dans la nuque. Il regardait la vitrine d'un magasin rue de la Lyre. Naturellement, aucun témoin. Léger, j'en ai assez ! Continuez, que me proposez-vous ?

– Mon colonel, j'ai avec moi un petit nombre d'anciens rebelles issus de la Casbah que je pense avoir suffisamment ▶

# et des "ralliés" portant leur MAT-49 sous le bleu de chauffe, sont lâchés dans la Casbah



Coll. Léger

◀ Dans les ruelles de la Casbah, *à gauche,* Surcouf, un des « bleus » de Léger, et le capitaine Sirvent. Au moment où le vent tournait pour Yacef Saadi et où ses réseaux s'effilochaient au profit du G.R.E...



La cour mauresque de l'hôpital Maillot, à Alger. Ces ▶ patios, avec leurs mosaïques et leurs colonnades, se retrouvaient dans la ville arabe et, parfois, servirent de cadre à des scènes très « série noire ».

retournés. Ces hommes connaissent parfaitement l'organisation adverse. L'un d'eux, Khouas Boualem, possède une mémoire visuelle extraordinaire. Même travesti en femme, un de ses anciens compagnons ne saurait échapper à son coup d'œil. Dans le cas d'une rencontre fortuite, l'avantage resterait au tireur le plus rapide. Nous n'avons, d'autre part, aucun contact avec la population qui ne connaît de nous que les fouilles, les contrôles considérés à juste titre comme autant de brimades. L'important dans l'affaire est de pouvoir discuter et si possible persuader. La chose sera d'autant plus facile que ceux qui seront chargés de cette mission seront ceux-là mêmes qui, hier encore, nous combattaient.

– Nous faisons cela depuis des mois, la radio, la presse, les affiches sont là pour en témoigner. Et pourtant !

– Mon colonel, les musulmans n'ont pas confiance. Que représentent pour eux une affiche qu'ils ne peuvent lire, une émission qu'ils n'écoutent pas face à la propagande murmurée de bouche à oreille, à la terrasse des cafés maures ou le soir après le couvre-feu, dans le secret des maisons de la Casbah ? Il nous faut employer les méthodes de l'adversaire. Je vous propose de pénétrer moi-même dans la vieille ville accompagné de quelques-uns de mes hommes, sept ou huit au maximum. Nous serons revêtus de bleus de chauffe comme la plupart des ouvriers et, naturellement, tous armés, la MAT-49 sous la veste à la manière de nos petits camarades d'en face. Nous circulerons ainsi dans toutes les ruelles, de jour comme de nuit, nous pénétrerons dans les immeubles, mangerons dans les gargotes et boirons le café ou le thé dans les cafés maures. Peut-être aurons-nous la chance de croiser sur notre chemin l'équipe adverse. Je passe sur la somme de renseignements que nous pourrons glaner et sur l'impact que produira notre action sur des esprits trop enclins à croire à l'invulnérabilité de Yacef.

– Si j'ai bien compris, vous avez dit « tous armés ».

– Exactement, mon colonel, tous armés. C'est absolument indispensable. J'ai entièrement confiance en mes hommes et même s'il en était autrement, ce serait, à mon avis, une faute psychologique énorme que le leur montrer.

– Je persiste à dire que c'est du suicide pur et simple. J'ajoute que je ne tiens pas du tout à renforcer le potentiel de quelques bonnes mitraillettes. C'est absolument impossible.

Le commandant du secteur Alger-Sahel n'était pas un homme avec lequel il était permis d'insister trop longuement. Le capitaine ne l'ignorait pas. Il savait aussi que l'idée ferait son chemin dans l'esprit de son supérieur, par ailleurs rodé aux méthodes du renseignement et de l'action. Ce jour-là, la discussion n'alla pas plus loin. Le chef du G.R.E. rejoignit son P.C., une vieille bâtisse délabrée 21, rue Émile-Maupas, en plein cœur de la Casbah. Au débou-

Coll. Léger

◀ Rue des Abderames, après l'explosion de la cache d'Ali la Pointe, Léger *(au premier plan),* venu apparemment en touriste, avec Khouas Boualem et Alilou *(de face),* des « bleus ». En quelques jours, les chefs de la Z.A.A. furent mis hors de combat.



Coll. particulière

ché de l'escalier tortueux qui donnait dans la ruelle, il menaça de la voix et du geste deux chiens errants, poil hérissé, corps décharné, qui se battaient sur un tas d'ordures et s'engouffra sous la porte basse du 21, devant laquelle veillait un « bleu-de-chauffe ».

## Faire annuler les ordres du F.L.N.

Quelques jours plus tard, le colonel Godard donna son consentement et les actions préconisées par Léger débutèrent aussitôt.

L'ancien chef du G.R.E. se souvient : « Comme prévu, j'avais sélectionné une équipe d'anciens « fells » dont la réputation n'était plus à faire dans la Casbah. Nous pénétrâmes dans la vieille ville un samedi après-midi par la chicane du marché Randon, à l'entrée de laquelle veillait un poste de gendarmes mobiles. A dire vrai, je n'en menais pas large. Il avait été convenu que nous marcherions, isolés, à une dizaine de mètres les uns des autres. Derrière moi, je sentais confusément la présence réconfortante de Surcouf qui, je le savais, ne me perdait pas de vue. Je connaissais les consignes d'interdiction imposées par le Front en ce qui concernait les jeux, les cigarettes et la radio. Mon premier objectif était de faire annuler ces ordres de gré ou de force. Je revois encore la stupeur peinte sur le visage du premier cafetier à qui nous demandâmes de faire fonctionner son poste de radio et de nous donner des dominos, après avoir ostensiblement sorti nos paquets de bastos. Les habitués n'en croyaient pas leurs yeux mais, « fortement encouragés », ils ne tardèrent pas à nous imiter et les paquets de tabac sortirent très vite de sous les gandouras. Au bout de quelques jours, l'objectif était atteint. Les hommes fumaient, jouaient, comme par le passé, et la radio, poussée à fond, déversait dans la Casbah les accents aigrelets de la musique arabe diffusée par Radio-Alger. Pour la première fois, le F.L.N. était mis en échec là où il s'y attendait le moins. Afin que cette situation ne fût pas éphémère, il me fallait, de toute évidence, annihiler l'action des nombreux groupes de choc qui sévissaient dans chaque quartier. Mes hommes connaissaient parfaitement tous les jeunes gens qui en faisaient partie et savaient où les trouver. L'opération fut rapidement menée. Les interceptions eurent lieu au milieu de la foule, dans les bains maures et les cafés. Les jeunes étaient aussitôt délestés de leur carte d'identité, quelque peu malmenés pour le principe et ainsi immédiatement déconsidérés aux yeux des gens qu'ils avaient l'habitude de terroriser. Ils recevaient enfin l'ordre de se rendre chaque jour, à 18 heures, au 21, rue Émile-Maupas, qui devint bien vite trop petit pour accueillir tout ce beau monde. Je me gardai bien de changer quoi que ce fût à la hiérarchie imposée par le F.L.N. et chaque groupe de choc resta sous la responsabilité de son ancien chef. Il n'y eut que les missions qui, naturellement, furent différentes. En fait, elles furent diamétralement ▶

# un étrange combat dans les ruelles de la ville arabe

opposées à celles données par l'état-major de Yacef Saadi. Les renseignements commencèrent aussitôt à affluer et, avec l'aide des paras et des zouaves, les cellules de base du Front furent peu à peu démantelées. L'ambiance se transforma complètement et la vieille cité reprit chaque jour davantage sa physionomie d'avant « les événements ». L'organisation des populations, créée par le colonel Trinquier, fonctionnait à merveille. Les chefs d'îlot et d'immeuble, épaulés par les groupes de choc, prirent l'habitude de venir régulièrement aux réunions tenues au P.C. du G.R.E. ou à celui du capitaine Sirvent, commandant la compagnie de zouaves de la Casbah. La propagande directe, dès lors, ne fut plus l'apanage du F.L.N., maintenant privé de ses moyens de diffusion. Pratiquement coupés de la base, les responsables n'eurent d'autre ressource que de se terrer au fond des caches aménagées chez les rares sympathisants encore en place. »

## Un crémier de la rue de la Grenade

Août 1957. Rue des Abencérages, 9 heures.

Un soleil ardent monte dans le ciel bleu encore voilé par les brumes humides qui s'élèvent de la mer. Une faible brise chargée d'iode et de sel agite le linge multicolore accroché aux fenêtres grillagées. La journée s'annonce belle et chaude et, déjà, une intense animation règne dans les ruelles escarpées des vieux quartiers. Fendant à contresens le flot des ménagères se hâtant vers le marché de la basse Casbah, sept hommes vêtus d'un bleu de chauffe remontent lentement les escaliers glissants de la rue des Abencérages. Tout à coup, alors que les deux hommes de tête arrivent à la hauteur de l'entrée d'un café maure, un jeune musulman sort précipitamment et s'enfuit dans l'ombre du couloir de l'immeuble voisin. La poursuite s'organise aussitôt. Quelques minutes plus tard, le fugitif est ramené à l'intérieur de l'établissement. Les autres consommateurs, des jeunes pour la plupart, sont déjà alignés, les mains en l'air, sous la menace des pistolets mitrailleurs surgis de sous les vestes bleues.

Khouas Boualem, la face hilare, s'adresse au capitaine Léger :

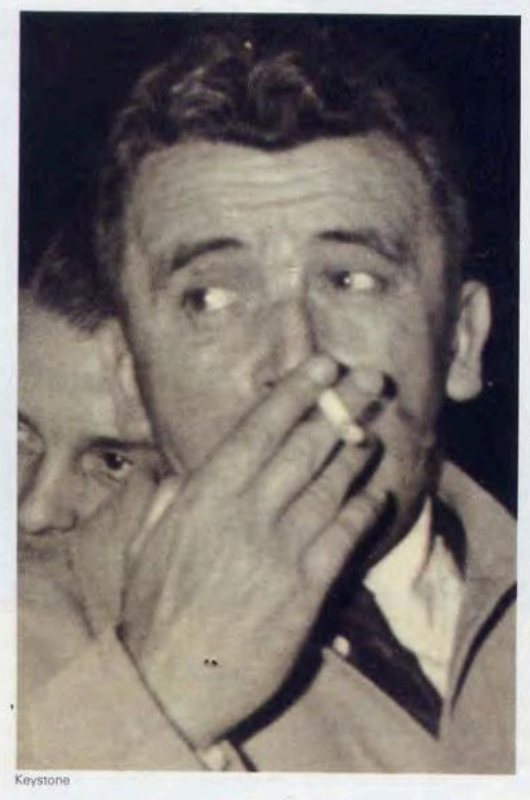
– Mon capitaine, c'est un des derniers groupes de choc et celui-là, c'est le chef.

– Bien, fouillez-les. Commencez par le chef, qui, à en juger par sa trouille, n'a pas l'air d'avoir la conscience tranquille.




◀ Ces plaques portant, en français et en arabe, le nom de la rue Caton évoquent toute une partie de l'impitoyable bataille de la Casbah. C'est rue Caton que Yacef Saadi eut sa dernière cache, dont l'adresse fut donnée aux paras par un des siens.

Redonner confiance ▶ aux musulmans, un des premiers objectifs du G.R.E. dans la Casbah. Objectif aussi des officiers S.A.S., les « képis bleus » *(photo)* qui sont, dans le bled, le symbole de la paix française. Ici, le S.A.S. établit des pièces d'identité.



Keystone

◀ Le colonel Godard. Il prendra la tête de l'action menée à Alger-Sahel, son secteur. Son P.C. est au palais Bruce, dans la Casbah. Godard, qui commanda au plateau des Glières, est rompu aux méthodes de renseignement, d'action, et battra le F.L.N. sur son propre terrain.

Les poches sont immédiatement retournées, le portefeuille vidé de son contenu sur une table.

Parmi les papiers épars, l'officier repère rapidement une lettre frappée du cachet F.L.N. et adressée au frère Kamel, adjoint militaire de Yacef Saadi. Terrorisé et vraisemblablement las d'une lutte de plus en plus difficile, le jeune responsable avoue sur-le-champ. Il doit déposer le message en fin de matinée chez un crémier de la rue de la Grenade. Un agent de liaison dont il donne le signalement doit, en principe, venir récupérer le courrier à midi.

Rue de la Grenade, midi.

Un homme de taille moyenne, vêtu d'un blouson de daim, s'encadre dans l'entrée d'une minuscule crémerie. Sortant de l'ombre fraîche de la boutique, les yeux blessés par l'intense luminosité, il ne remarque pas une silhouette qui s'efface sous un porche voisin. Rassuré par l'apparente tranquil-

A.F.P.



Mourad, chef des ▶ réseaux « bombes » et commissaire politique de la zone autonome d'Alger, commandée par Yacef Saadi. Et comme ce dernier, Mourad sera « donné » par un compagnon de lutte arrêté par les « bleus » de Léger. Dernière planque : une maison de l'impasse Saint-Vincent, dans la Casbah.

E.C.P.A.

lité, l'agent de liaison s'engage dans la rue. Il n'a pas fait vingt pas qu'il sent contre sa hanche droite le contact



◀ **Hadji Othmane, ou encore Kamel, sur l'organigramme du F.L.N. Il est le responsable politico-militaire pour Alger. C'est lui qui met sur pied toute la branche militaire, quand s'apaise la tempête qui a déjà démantibulé la zone autonome d'Alger pendant la première « bataille d'Alger ». Il est d'origine turque.**

brutal d'un pistolet automatique. Le même phénomène se répète sur sa gauche. La voix volontairement douce de Surcouf lui conseille de continuer tranquillement sa marche vers le palais Clin. L'interception effectuée par Surcouf et Alilou est passée inaperçue. C'est un groupe de trois bons amis qui semble se diriger vers la place Lavigerie.

## Surcouf, Alilou, Farès, Khouas et Dédé

Palais Clin, P.C. de la compagnie du 9e zouaves, midi et demi.

L'homme, effondré plutôt qu'assis sur un tabouret, répond aux questions que lui pose Léger. Son cerveau, embrumé par la rapidité des événements, lui refuse tout service. Son regard dans lequel n'apparaît que la peur qui l'envahit ne peut se détacher du paquet de lettres étalées sur le bureau. Tout le courrier destiné à Kamel! La voix de l'officier lui semble lointaine.

– Surcouf, prenez Alilou, Farès, Khouas et Dédé. Allez jeter un coup d'œil dans l'appartement de ce jeune homme et rapportez ce que vous trouverez d'intéressant. Il habite 5, impasse Saint-Vincent-de-Paul, 3e étage.

Les cinq hommes disparaissent aussitôt, passant par le bureau voisin dans lequel discutent le capitaine Sirvent et le capitaine Chabanne, commandant la compagnie du 3e R.P.C. cantonnée momentanément dans la Casbah.

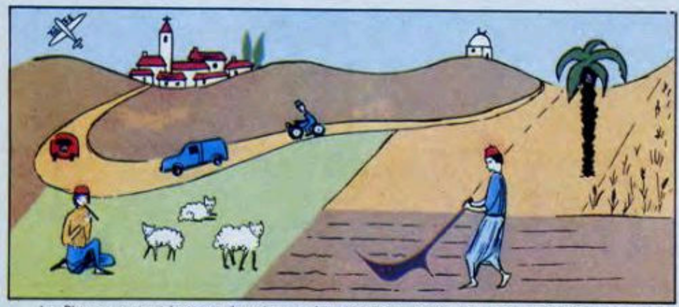
L'interrogatoire reprend. Léger sent que quelque chose ne va pas. Le suspect est de plus en plus agité. De grosses gouttes de transpiration roulent sur ▶

**poursuite à la James Bond, dans les piaillements des femmes, l**

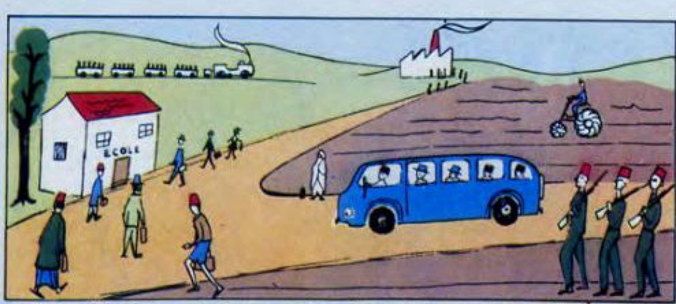
## LA VOIX DE LA SAGESSE



Il était une fois un pays où la main de Dieu avait réuni des hommes différents : les uns étaient venus du soleil levant et portaient des vêtements larges avec un tarbouch rouge, les autres étaient venus du côté de la mer, portaient des vêtements serrés et un chapeau bleu.



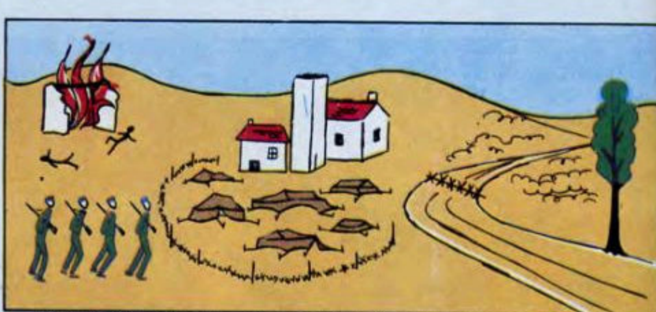
Les Bleus construisent beaucoup de maisons et de machines qui roulent et qui volent. Les Rouges travaillent avec des outils de bois, vivent de leur grain de leurs fruits, de leurs moutons.



Pendant 100 ans ils apprennent à vivre ensemble. Les Rouges vont dans les écoles des Bleus et commencent à se servir de leurs machines. Ils travaillent ensemble et sont soldats ensemble.



Un jour arrivent dans ce pays les mauvais esprits de la discorde. Ils disent aux Rouges que les Bleus sont trop riches, que la terre n'est pas à eux. Chez les Bleus ils disent que les Rouges veulent les voler et les tuer



Alors la méfiance et la haine causent de grands malheurs dans le pays. Beaucoup de maisons, d'écoles, de récoltes sont brulées. Les routes sont barrées, les gens de la montagne se réfugient dans la plaine. Les Bleus ont peur des Rouges, les Rouges ont peur des soldats et les soldats sont des Rouges et des Bleus.

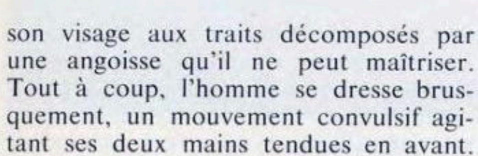


Toutes ces misères durent pendant de longues années. Dans le village de SAADA comme partout dans le pays des hommes, des femmes et même des enfants Rouges et Bleus sont morts. Des mauvais profitent de la méfiance et de la peur pour prendre l'argent et la nourriture des gens sans défense.

Un jour à SAADA des hommes sages décident d'en finir et d'aller ensemble à la montagne d'ADLOUN.

Coll. J. Magnan

**Dans le style « Contes et légendes des pays d'Orient », une bande dessinée sortie des bureaux de l'action psychologique et racontant aux musulmans comment la voix de la sagesse sauvera un jour l'Algérie. Il ne semble pas que cette forme de propagande ait eu beaucoup d'effet sur les masses...**



son visage aux traits décomposés par une angoisse qu'il ne peut maîtriser. Tout à coup, l'homme se dresse brusquement, un mouvement convulsif agitant ses deux mains tendues en avant.

– Mon capitaine, jure-moi qu'on ne me fera rien, qu'on me protégera et je parle !

La tension monte subitement dans l'air surchauffé de la petite pièce.

– Je te le jure, mais dépêche-toi.

Une vague d'indécision et de doute passe encore dans les yeux de l'agent de liaison.

– Vite ! Parle ! Tu n'as rien à craindre.

– Mon capitaine, arrête tes hommes ! Kamel, son frère et Mourad sont chez moi. Ils sont tous armés et...

– Nom de Dieu ! si j'arrive trop tard, gare à toi !

Léger, renversant son siège se rue dans le bureau voisin.

– Sirvent, passez-moi votre colt ! Kamel et Mourad sont au 5, impasse Saint-Vincent-de-Paul. Mes bonshommes sont partis sans le savoir. Ils vont se faire fusiller si je ne les rattrape pas ! Dégrouillez-vous de faire boucler le quartier et toi aussi, Chabanne, rameute tes gus !

Le capitaine saisit le colt que lui tend Sirvent et dévale quatre à quatre les escaliers du vieux palais, bousculant au passage les zouaves sortant du réfectoire. Après avoir franchi en trombe le porche imposant, il continue sa course, poursuivi par les vociférations des femmes empêtrées dans leur voile.

### 5, impasse Saint-Vincent-de-Paul

Devant le mur de la cathédrale, il se heurte à un adjudant et à un caporal-chef de la compagnie Sirvent.

– Dépêchez-vous ! Vous êtes armés ? Venez avec moi, je vous expliquerai en cours de route.

5, impasse Saint-Vincent-de-Paul. 13 heures.

Les cinq « bleus » sont arrivés devant l'entrée du vieil immeuble. Les moucharabiehs des bâtisses voisines semblent se rejoindre au-dessus de leurs têtes, ne laissant passer qu'un étroit faisceau de rayons solaires.

– C'est ici, dit Surcouf en arabe. Allons-y !

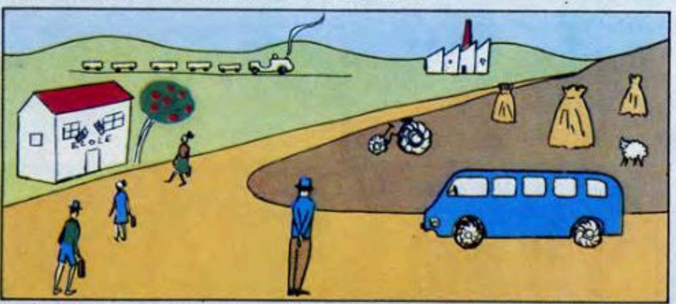
La porte de bois incrustée de gros clous de fer rouillés tourne en grinçant sous la poussée de l'épaule du colosse. Une odeur de friture flotte dans le couloir sombre qui s'ouvre sur le patio dont les colonnes torsadées supportent les galeries des différents étages. Quelque part, une mère de famille, exaspérée par sa progéniture, se lance dans une violente diatribe à laquelle les pleurs et les hurlements d'un enfant font écho.

# odeurs de friture flottant sur les patios de ces vieux palais turcs



On arrive sur la montagne d'ADLOUN par un petit chemin difficile à trouver, le chemin d'EL HAAK. Tout en haut se trouve un énorme rocher qui a été apporté par la mer il y a bien longtemps : il s'appelle EL HAKIM.

Une voix immense sort du rocher et gronde sur la tête des hommes ; « Vous êtes tous des fous. Retournez-vous et regardez ce que serait le pays sans les Rouges ou sans les Bleus... »



Les hommes regardent le pays où, par miracle, les Rouges ont disparu. L'autocar est prêt à rouler mais le chauffeur n'est pas là et il n'y a pas assez de voyageurs. L'école va ouvrir pour 3 élèves. Personne sur le tracteur ni pour garder les moutons, ni à l'usine, le maire qui connait si bien le pays n'est plus là. Les grandes gerbes de blé et les fruits des arbres seront perdus.



Les hommes regardent le pays, où, par miracle, on ne voit plus de Bleus. L'autocar est en panne, les grandes maisons sont en ruines. Il y a beaucoup de malades et peu de médecins. On ne cultive plus la terre, il n'y a plus assez de machines et pas d'écoles.



« Il faut choisir dit EL HAKIM, mais n'oubliez pas que Dieu vous a réunis dans ce pays pour que vous viviez ensemble et en paix ».

Les hommes discutent longtemps, ils décident de nouvelles lois pour vivre dans la justice et l'égalité.



Et la paix et le bonheur reviennent dans ce pays. Les écoles sont pleines d'élèves joyeux, les trains, les autocars, les avions sont remplis de voyageurs. Les autos, les scooters circulent par centaines. On construit de nouvelles usines qui fabriquent des chaussures, des radios, des vêtements, des meubles. Des hôpitaux soignent tout le monde et chacun est libre de choisir une maison ou un travail et de s'habiller comme il veut. Ce pays est devenu plus riche et plus heureux que les autres car les Bleus et les Rouges, après tous leurs malheurs, ont mis en commun ce qu'il y avait de meilleur chez les uns et chez les autres.



**Alors, raconte l'histoire, cette voix de la sagesse résonnera sur une montagne, où monteront les rouges et les bleus, les adversaires. Elle prêchera la concorde et la raison, et on l'écoutera pour le salut final ! En quelque sorte, préfiguration d'un 13 Mai idéal, où les réalités et le merveilleux se mêlent.**

La voix d'un homme et une claque sonore mettent fin à l'incident. C'est l'heure de la sieste. Suivant la coutume musulmane, destinée à avertir les femmes de leur approche, les cinq hommes toussent ostensiblement en s'engageant sur les marches de bois de l'escalier. Saïdoun Saïd, dit Dédé, ferme la marche. Seul Surcouf, toujours prudent, a conservé le MAT-49 sous sa veste ; les autres n'ont qu'un pistolet automatique glissé dans la ceinture de leur pantalon.

Surcouf qui grimpe en tête compte les étages. Au troisième, lui a dit le capitaine. En fait, l'immeuble ne comporte que deux étages surmontés, comme à l'accoutumée, d'une terrasse. L'appartement dans lequel se cachent les terroristes se trouve au deuxième. Ce détail va sauver la vie des cinq hommes. Devisant en arabe, les membres de la petite équipe s'enfoncent sans le savoir dans le dernier tronçon de l'escalier débouchant à l'air libre. A peine Saïdoun a-t-il posé le pied sur la dernière marche que le calme du patio est déchiré par la sèche rafale d'un pistolet mitrailleur. Miraculeusement indemne, le « bleu-de-chauffe », couvert des éclats de plâtre arrachés par les impacts, s'engouffre dans l'étroite ouverture et rejoint ses camarades sur la terrasse. Kamel et Mourad, surpris, ont réagi trop tard.

## Une erreur fatale

A l'instant où les premières détonations se font entendre, Léger et les deux zouaves arrivent essouflés devant la porte d'entrée de l'immeuble. L'officier comprend qu'il n'est plus question d'y pénétrer par l'escalier qui résonne maintenant d'une véritable fusillade. Il ordonne à ses deux compagnons de bloquer la porte. Quant à lui, dans l'ignorance de la position de ses hommes, sa première pensée est d'interdire l'accès de la terrasse en essayant de l'atteindre par l'immeuble voisin. Sa tentative, relativement facile, est couronnée de succès. Quelques minutes lui suffisent pour rejoindre les bleus. Malheureusement, contre toute prudence, le sous-officier de zouaves entraîne le jeune caporal-chef dans l'escalier. Ils sont tous deux fauchés par une même rafale au débouché du 2e étage. L'issue du rez-de-chaussée est libre, mais les terroristes l'ignorent et, croyant à l'investissement complet, n'en profitent pas. Cette erreur permet aux paras de Chabanne et aux hommes de Sirvent d'accourir sur les lieux. Trente minutes après les premiers coups de feu, le destin des trois adjoints de Yacef est définitivement scellé par les paras. **H**

**Paul LEROY**




◀ Une nouvelle fois, la tornade s'abat sur la zone autonome d'Alger. Cette fois, les « bleus » brouillent les cartes de l'adversaire. Alors, de trahison en trahison, on arrive peu à peu à remonter les filières. On arrive à Mourad et à Kamel, réfugiés impasse Saint-Vincent. Eux mourront, mais la cellule est arrêtée. Sur la photo, leurs noms, à la place qu'ils auraient dû occuper, sont présentés par deux paras de Bigeard, à El-Biar.

Flament

# A 14 h, IMPASSE SAINT-VINCENT



L'ULTIME dialogue avec deux des derniers responsables de l'organisation F.L.N. d'Alger. Hadji Othmane, dit Kamel, responsable politique et militaire, et Debih Chérif, dit Si Mourad, commissaire politique, chef du réseau « bombes ».

Depuis le 26 juillet 1957, date de notre retour dans le Grand Alger, il a fallu procéder de nouveau à la destruction des cellules reconstituées depuis notre départ en avril.

Six rafles, 200 000 personnes contrôlées, 885 rebelles de nouveau sous les verrous – tous les chefs des organisations politiques, terroristes ou propagandistes –, 42 cellules, dont 24 de choc et 12 de propagande, démembrées.

Mais il reste la tête : Kamel, Mourad, Yacef Saadi et son fidèle adjoint Ali la Pointe. Seule leur capture pourrait mettre un terme au terrorisme et à l'emploi des bombes qui frappent aveuglément femmes et enfants innocents.

26 août. Il est 13 heures. Dans la salle d'école de Fort-l'Empereur, où est installé le P.C., le poste radio, à l'écoute vingt-quatre heures sur vingt-quatre, suit l'action des unités du régiment, engagées dans la Casbah, à Cité-Mahiédine, au Beau-Fraisier, au Frais-Vallon.

Appel. « Raymond à Bruno ». Les zouaves viennent de nous alerter. Ils ont accroché Kamel et Mourad, dans un immeuble, impasse Saint-Vincent-de-Paul, dans la basse Casbah. Je me porte sur ce point immédiatement avec deux sections. La nouvelle est de taille. Ce serait trop beau !

– File, me dit Bruno, faire le point de cette affaire, et, si ce sont bien nos deux lascars, ramène-les vivants et en



René Bail

◀ **Tandis que le gouvernement intensifie, à Alger, l'action de la lutte contre le terrorisme, et obtient des résultats positifs, la guerre dans les djebels continue. L'armée dispose de moyens accrus et adopte des méthodes de combat qui s'adaptent remarquablement au terrain et à la contre-guérilla. Les fusiliers marins participent activement à de nombreuses opérations.**

bon état. Ils ont des tas de choses à nous dire.

Je saute dans ma jeep, dévale la descente d'El-Biar, le Telemly, la rue Marengo. Nul besoin de chercher. Bientôt, le bruit des détonations et des rafales est tout proche. Nos paras sont là, calmes, bien campés sur leurs jambes, le P.M. parfaitement calé contre la hanche. Ils barrent tous les débouchés des ruelles entourant le pâté de maisons. Voilà Chabanne. « Ce sont bien eux, me dit-il. Ils sont réfugiés dans un appartement au 2e étage de l'impasse, des zouaves occupent les terrasses de l'immeuble. Toutes les issues sont bouchées. Cette fois, on les tient, ils vont être faits comme des rats. » Oui, bien sûr, mais ce sont des coriaces; les deux chefs rebelles et leurs complices sont solidement retranchés. Déjà, un adjudant et un sous-officier de zouaves ont été tués en essayant de donner l'assaut, et deux zouaves blessés.

Nous nous engouffrons dans la ruelle qui débouche sur une courette intérieure de quelque 10 m², une façade grise. « Ils sont là, à la deuxième fenêtre au-dessus de nous, me crie un de nos paras. Mais gaffe, mon commandant! ils pétrolent sec et viennent de descendre deux bombes larguées dans des paniers suspendus par une ficelle. Elles font un sacré vent, pas le moment de se pointer. »

Des maisons voisines et des terrasses, zouaves et paras tirent. Nos hommes s'efforcent, en particulier, d'atteindre la fameuse fenêtre en utilisant des grenades à fusil. L'un des terroristes, frère de Kamel, est tué, une jeune musulmane, Zahia Bent Ahmed, est mortellement blessée par une bombe explosée prématurément au moment où elle était lancée sur nous. L'air de la cour devient irrespirable — odeur de tolite, de poudre, poussière de gravats. Il va bien falloir en finir. Et puis, de plus, bon Dieu! il ne faut pas les tuer! Facile à dire. Chabanne vient de se procurer, Dieu sait où, un porte-voix. Essayons de parlementer. Profitant d'une accalmie de feu, nous lançons un appel : « Kamel! Mourad! vous êtes encerclés. Nous ne vous ferons aucun mal, vous vous êtes bien battus. Nous vous promettons la vie sauve. Rendez-vous! — Nous voulons voir le colonel Bigeard. — Il n'est pas là, mais vous avez notre parole, celle du commandant Lenoir et la mienne. Vous nous connaissez. » Palabres interminables. Tout tir a cessé. Il reste donc un sérieux espoir de mettre fin à la tuerie. Soudain, voix de Kamel : « Bon, nous vous mettons un papier dans la corbeille avec nos conditions de reddition. Vous nous le retournez après avoir mis votre accord. Mais montrez-vous un peu, pour que nous soyons sûrs que c'est bien vous. »

Nous nous dégageons de l'auvent et apercevons Mourad qui largue vers nous la corbeille suspendue à une ficelle. « Je vais les avoir », doit-il penser en ricanant. Le panier descend lentement le long de la façade. Il faut une minute pour que le dispositif de mise à feu se déclenche. « Attention! » lance (instinctivement peut-être) un de nos paras, au moment où le panier touche le sol. Un éclair. Deux paras s'écroulent. Un coup de fouet douloureux dans ma jambe gauche. « Les salauds! crie Chabanne. Je suis touché! Drôle de message qu'une bombe de deux kilos. » Le dialogue est bien clos. Kamel et Mourad n'ont pas perdu de temps. Jouant le tout pour le tout, profitant de l'explosion, ils ont dévalé l'escalier quatre à quatre. Kamel apparaît à la porte, mitraillette à la main. Il est aussitôt abattu.

## La fin de Kamel et de Mourad

Mourad veut couvrir sa fuite en lançant une grenade sur le para qui vient d'abattre Kamel; il est déchiqueté par la bombe qu'il portait sous sa vareuse. La chance, pour lui, avait tourné. Si le 25 juin, dans la cache de la rue du Sphinx, où étaient accumulées 32 bombes, il avait pu prendre le large à travers une cloison communiquant avec une autre maison, cette fois, aucune issue de secours n'existait. Le piège s'était refermé. Nos deux adversaires avaient mis autant d'acharnement à mourir que nous avions mis de patience à vouloir les capturer vivants.

« Allô! Bruno? Opération terminée. Échec pour la capture. Ils étaient décidés à mourir. » Nos pertes : 2 tués, 7 blessés dont 4 paras. Je suis évacué sur l'hôpital Maillot. Je doit avoir un méchant éclat dans la jambe gauche; elle commence à être sérieusement douloureuse et engourdie. Une occasion de se mettre, pour une fois, quelque temps au repos.

Le lendemain, les journaux d'Alger titraient : « Kamel et Mourad, les deux chefs F.L.N. d'Alger, abattus dans la Casbah après un siège de deux heures et demie. Les terroristes ont utilisé pour se défendre 10 des 24 bombes qu'ils destinaient aux Algérois. 18 autres bombes ont été, de plus, découvertes dans une cache, entre deux murs. »

Une fois Kamel et Si Mourad disparus, Yacef, homme seul, n'allait pas profiter très longtemps de sa liberté. **H**

**Colonel LENOIR, 3e R.P.C.**

# REDDITION DE YACEF SAADI

QUELQUE temps avant le déroulement des événements décrits ci-dessus, les paras du 3e R.P.C. avaient arrêté dans un refuge le nommé Ghandriche Hacène, dit Zerrouk, responsable militaire de la région 3 de la Z.A.A. Ce dernier, dont l'identité véritable était restée longtemps ignorée des forces de l'ordre, était un Kabyle d'assez haute taille, mince, les yeux bleus, le teint clair, que rien ne distinguait d'un Européen. Instruit, parlant et écrivant admirablement le français, son intelligence était nettement au-dessus de son idéal révolutionnaire, si tant est qu'il en eût jamais eu un. Yacef, qui le connaissait du temps où tous deux jouaient au football, s'était brusquement souvenu de lui pour en faire un responsable. Les arguments du chef de la Z.A.A., surtout lorsque ce dernier était accompagné d'Ali la Pointe, ne laissaient jamais matière à discussion. Ghandriche avait accepté. Aux mains des paras, il avait rapidement offert sa collaboration. Son arrestation n'ayant pas été divulguée, il avait été installé dans un petit appartement de la rue de Tanger.

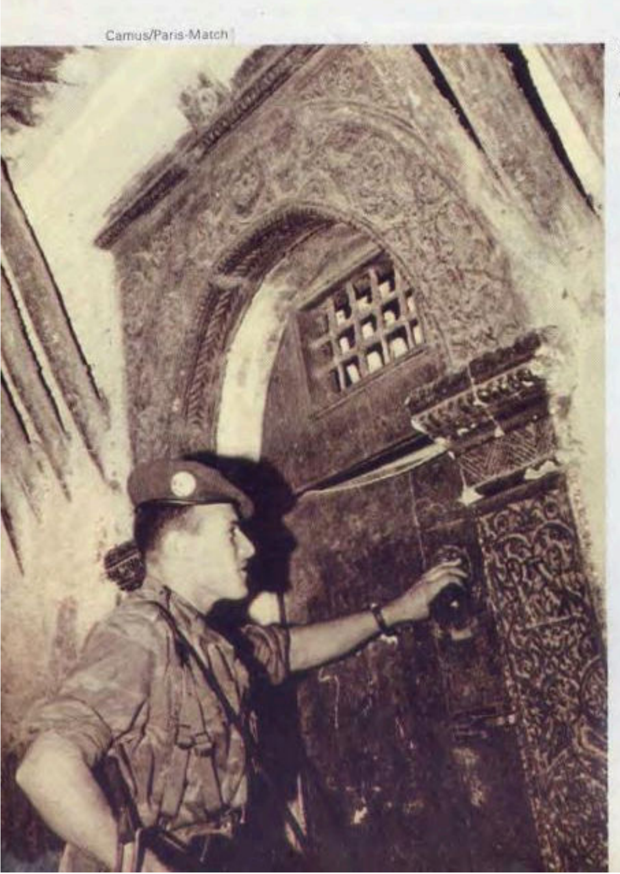
Zerrouk ne fit aucune difficulté pour expliquer le mécanisme du courrier avec Yacef. La boîte aux lettres dans laquelle parvenaient les messages de l'un et de l'autre se trouvait être son propre domicile, situé dans la Casbah. Sa femme, la chanteuse Latifa, y habitait toujours avec ses cinq enfants. L'ancien chef de la région 3 donna le nom de son agent de liaison, une jeune fille, et, d'accord avec les paras, la convoqua rue de Tanger.

### Où allaient ces messages ?

Convaincue d'un nouveau changement de refuge, elle poursuivit son travail en liaison avec Latifa, laissée dans l'ignorance de l'arrestation de son mari. Après le départ du 3e R.P.C., la manipulation fut confiée au capitaine Allaire, officier de renseignements du 1er R.E.P., venu prendre dans la capitale la place laissée vacante par les paras coloniaux. Quarante-huit heures après la mort de Kamel et de Mourad, Ghandriche se voyait confier la responsabilité de l'action militaire à Alger. Le succès de l'intoxication, bien qu'appréciable, n'atteignait toutefois pas le but recherché : l'arrestation et la mise hors de combat du chef de la Z.A.A. Le mystère subsistait sur l'acheminement des messages émanant de Yacef ou lui étant destinés. Existait-il une ou plusieurs boîtes aux lettres ? Autant de questions restées pour l'instant sans

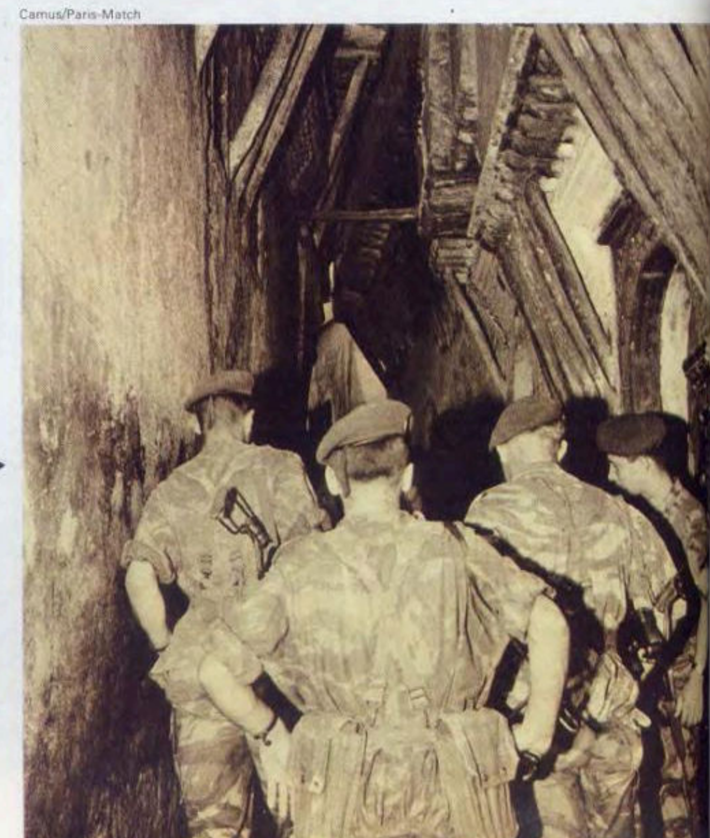


Documentation arabe



Camus/Paris-Match

◀ Les soldats du 1er R.E.P., les « bérets verts », sont chargés de l'« opération Yacef ». Elle se déclenche, après l'heure du couvre-feu (minuit), dans la Casbah, où tout le quartier est bouclé, « en souplesse ». Le colonel Jeanpierre commande lui-même l'affaire. Il y sera blessé.



Camus/Paris-Match

La rue Caton est une venelle où les maisons sont disposées front à front. Au premier étage, elles se touchent presque. Là, derrière les lourdes portes cloutées, au battant séculaire, les complices de Yacef retiennent leur souffle. Ils se doutent... ▶

◀ C'est dans une ancienne maison turque, de ce style, en face de chez la tante de Djamila Bouhired, au 4, rue Caton, que Yacef Saadi et Zohra Drif, traqués par les « bleus », seront arrêtés dans la nuit du 23 au 24 septembre 1957. Il faudra attendre quatre ans pour voir une nouvelle direction rebelle implantée dans la Casbah.
Yacef est repéré huit jours avant son arrestation et localisé rue Caton. Mais il ne le sait pas. Son adjoint Ghandriche Zerrouk est entre les mains des paras. Il le croit libre et... coopératif.

réponse. En conséquence, il était absolument nécessaire d'introduire un nouvel élément dans l'énoncé du problème. Pour en décider, une réunion eut lieu dans le bureau du colonel Godard à laquelle furent convoqués le colonel Jeanpierre, commandant le 1er R.E.P., le colonel Marey, chef du 2e bureau Alger-Sahel, le capitaine Allaire et le capitaine Léger.

Léger raconte :

« Sans connaître exactement le sujet pour lequel j'étais convoqué, je me rendis au bureau du colonel Godard. ▶

(Suite page 1176)

Camus/Paris-Match



◀ Des légionnaires trop grands pour les plafonds du 4, rue Caton. Maintenant, il faut trouver la cache où Yacef Saadi et Zohra Drif se « planquent ». On commence à sonder les murs, pour déceler les doubles cloisons. Soudain, l'escalier étroit...

Camus/Paris-Match



Un légionnaire sent ▶ sonner creux, sous un faux plafond. Il alerte aussitôt Jeanpierre, qui gravit à son tour l'escalier. Yacef est dans la cache. Il entrouvre alors le volet et lance une grenade. Ce sera sa seule résistance. Il se rend rapidement.





Chour

**MOSTAGANEM**
Une ville de 53 000 habitants, située à 104 m d'altitude sur le rebord d'un plateau côtier.

# au service des paras, deux pin-up, "Mata-Hari" anti-F.L.N. : Ourhia la brune et Ourhia la blonde

(Suite de la page 1173)

Après que nous eûmes pris place sur des sièges face à un tableau noir, le chef du secteur Alger-Sahel nous demanda d'écouter attentivement l'affaire à son origine, dessinant quelques flèches sur le tableau pour matérialiser le trajet du courrier. Le colonel Godard me demanda ensuite ce que j'en pensais et ce que je proposais pour mener l'opération à son terme. Après avoir posé quelques questions me permettant de mieux apprécier la situation, je n'entrevoyais qu'une solution :

» 1) introduire chez Latifa un membre du G.R.E. courageux et intelligent, chargé de repérer l'agent de Yacef et d'en donner le signalement ;

» 2) poster pendant un temps indéterminé des « bleus » étrangers au quartier, avec pour mission de prendre l'homme en filature.

» L'existence de plusieurs boîtes aux lettres pourrait par la suite être déterminée par la fréquence du courrier et la surveillance discrète mais permanente de l'agent de liaison initial.

» L'adoption de ce processus impliquait la mise en action de plusieurs personnes naturellement toutes musulmanes et par surcroît anciens rebelles. Le jeu était gros de conséquences dans l'éventualité d'une imprudence ou d'une trahison.

» Le colonel Godard approuva le chef de son 2e bureau et donna l'ordre à Allaire de collaborer avec moi, ce qu'il fit d'ailleurs en parfait camarade, dès le lendemain. »

Le groupement de renseignement et d'exploitation (G.R.E.) était un organisme créé par Léger en mars 1957. Sa mise sur pied avait été quelque peu ardue, l'état-major ayant, à l'époque, des idées assez confuses sur l'efficacité d'un tel service. A l'origine, Léger ne put recruter que des chômeurs plus ou moins anciens combattants à la recherche d'un emploi dans les entreprises privées. En accord avec les directeurs, Léger mit en place des volontaires après leur avoir fait suivre un stage de formation. Le travail de ces informateurs, relativement simple, consistait à rendre compte des tentatives d'infiltration ou de propagande au sein du personnel.

## Une épouse outragée...

L'officier n'espérait pas de grands résultats de ce mode d'action, n'ignorant pas qu'une fois la place acquise dans l'entreprise l'agent se garderait bien de « se mouiller ». Léger craignait tout particulièrement le risque de dénonciations intéressées ou découlant d'une rancune personnelle. En revanche, pour en avoir fait l'expérience en Indochine, il était persuadé que seuls d'anciens rebelles, convenablement conditionnés, étaient capables, par leur connaissance du milieu révolutionnaire, de le pénétrer et de le pourrir. C'est pourquoi, dès avril 1957, il prit contact avec les policiers du camp d'internement des





Camus/Paris-Match

◀ Jeanpierre emmené à l'hôpital, blessé, c'est le colonel Godard qui va parlementer avec le chef de la zone autonome. Il est sans armes, comme l'a exigé Yacef, et pendant les pourparlers, la mitraillette du rebelle restera braquée sur lui.


Camus/Paris-Match

L'entrée de la cache où ▶ Yacef et Zohra Drif ont été découverts. L'échelle où le colonel Godard a parlementé, voulant récupérer Yacef vivant, car il avait fini par le connaître et il était persuadé que, capturé, ce dernier parlerait d'abondance et ferait des révélations.




Technor/Bloch Lainé

◀ L'entrée d'un bain maure dans la Casbah. Ce sont de véritables forums où toutes les nouvelles de la ville arabe circulent. Le F.L.N., souvent, utilisera les vieilles masseuses comme agents de liaison et de propagande.

Beni-Messous. Il leur demanda de lui signaler les prisonniers, hommes ou femmes, auxquels il serait possible de confier de telles missions. Parmi les agents féminins ainsi recrutés, il en fut deux, leur courage égalant leur beauté, qui émergèrent du lot.

Emprisonnée sur la dénonciation de son mari, membre du F.L.N., qui voulait ainsi s'en débarrasser et sauver sa maîtresse, Ourhia la brune, en avait conçu une grande humiliation et une haine farouche pour le Front. Dès sa sortie du camp, elle fut immédiatement infiltrée dans les cellules terroristes du Clos-Salembier et de la Casbah. Son intelligence, son audace et son physique firent merveille. Toujours mise hors de course au dernier moment par le chef du G.R.E., elle fut à l'origine du démantèlement de nombreuses organisations. Portant avec une égale élégance la robe européenne ou le haïk musulman, parlant parfaitement français, elle était capable de s'introduire dans tous les milieux.

### ... et une veuve messaliste

Ourhia la blonde, aussi blonde que la première était brune, était une Kabyle de vingt-cinq ans dont le mari, appartenant au M.N.A., avait été exécuté par les tueurs du F.L.N. Sa chevelure et ses immenses yeux verts faisaient des ravages dans la gent masculine de la Casbah. Pouvant très facilement passer pour une jeune Européenne, il était à prévoir qu'elle serait tôt ou tard pressentie par les membres du réseau « bombes ». Ce jour arriva. Ourhia la blonde figurait déjà sur la liste secrète des agents du G.R.E.

Le lendemain de la réunion qui s'était tenue dans le bureau du colonel Go- ▶

Dalmas



◀ Le matin de son arrestation, Yacef chez les paras du 1er R.E.P. Il a demandé à être traité comme prisonnier de guerre. Godard a accédé à cette requête. En effet, il ne lui sera fait aucun mal. De même qu'à Zohra Drif, dont il va être rapidement séparé.

A.F.P.



Zohra Drif, une des dernières égéries de la Z.A.A., conduite à l'interrogatoire. Zohra était devenue la véritable collaboratrice de Yacef, après l'arrestation de Djamila Bouhired, dont elle avait pris la relève en avril. C'est une jeune bourgeoise. ▶

# "alors, Léger, quoi de neuf ?" demande Godard, "mon colonel, je crois savoir où est Yacef"

dard, Léger décida qu'il ne pourrait trouver meilleur agent qu'Ourhia la brune à qui confier la délicate mission de détecter l'homme qui apportait et relevait le courrier chez Latifa. Le jour même, en complet accord avec Ghandriche, il monta le scénario définitif. Ourhia se rendit à la Casbah et se présenta à la chanteuse, porteuse d'une lettre écrite par son mari. Dans cette dernière, Safi, nouveau pseudo de Ghandriche, expliquait à son épouse qu'Ourhia était une de ses plus précieuses collaboratrices activement recherchée par la police. Il lui demandait donc de l'héberger et de la cacher dans son appartement. Le subterfuge réussit pleinement. Ourhia, une fois de plus, fit figure d'héroïne. C'était un rôle dans lequel elle avait l'habitude d'exceller.

Dans le même temps, Léger mettait en place un système de guet discret autour de l'immeuble. L'attente ne dura pas longtemps. Le lendemain de son installation chez Latifa, Ourhia repéra un homme de haute taille accompagné d'une petite fille de trois ou quatre ans qui pénétrait dans l'appartement de la chanteuse. Ce jour-là, ainsi que ceux qui suivirent, l'apparition de l'homme à la petite fille correspondit à un apport de courrier rue de Tanger. La jeune femme ne douta plus un seul instant. Elle profita d'une de ses rares sorties dans les rues voisines pour glisser un billet dans la main d'un « bleu » en faction.

## Quant à la veuve Bouhired...

Léger ne fut nullement étonné à la lecture du papier. Le signalement de l'homme et de sa petite compagne correspondait à celui déjà connu d'un des principaux agents de liaison de Yacef Saadi. Ordre fut donné de surveiller étroitement leurs faits et gestes. L'individu, identifié sous le nom de Mahmoud, s'avéra être le grand frère de la fillette. Filé en permanence, dans des conditions de sécurité poussées à l'extrême, son emploi du temps journalier n'eut plus aucun secret pour Léger. Les rapports d'activité étaient tous identiques et décourageants dans leur monotonie. Mahmoud, accompagné de sa sœur, sortait de son domicile, 4, rue Caton, allait chez Latifa et revenait sans faire un seul arrêt. Il pénétrait alors soit de nouveau chez lui, soit dans l'immeuble d'en face au n° 3.

Cet immeuble était bien connu des parachutistes. Il abritait, en effet, l'appartement de la veuve Bouhired, laquelle avait été, on le disait du moins, une indicatrice du capitaine Chabanne.

Quelques instants après son entrée dans l'une ou l'autre bâtisse, Mahmoud réapparaissait et se dirigeait invariablement vers la terrasse d'un café maure. Il y sirotait tranquillement son thé à la menthe. Mis à part quelques saluts échangés avec des voisins, il paraissait n'avoir aucun contact suspect.

Une Versailles vert eau sort lentement par le portail du 7, chemin Vidal à El-Biar, s'engage dans la rue Luciani et descend vers Alger par les Tagarins.

## Zohra Drif, dans la même cache

La chaleur est étouffante. Le sirocco qui souffle depuis deux jours dessèche lentement les grappes de bougainvillées qui tapissent le grand mur de la rampe du G.G. Après avoir emprunté la rue Bab-Azoun, la voiture parvient sur la place du Gouvernement, vire rapidement à gauche dans le « canal de Suez », un des débouchés de la Casbah sur lequel veille un poste de zouaves. Des effluves d'anisette et de kémia s'échappent du minuscule café de la bonne mère Bagur, la tenancière bien connue de la place Lavigerie. Arrivé devant les escaliers du palais Bruce, Saïdoun stoppe son véhicule pour laisser descendre le capitaine Léger, qui s'engouffre dans le couloir après avoir répondu au salut du tirailleur sénégalais de faction. Par les portes entrouvertes s'échappe le crépitement des machines à écrire couvrant le bruissement du mince jet d'eau qui retombe en pluie irisée dans le bassin du patio. Au premier étage, Léger est immédiatement introduit dans le bureau de Godard. Ce dernier, penché sur des dossiers, jette un bref coup d'œil sur son subordonné et d'un signe de la main l'invite à s'asseoir.

– Alors, Léger, quoi de neuf?

– Mon colonel, je crois savoir où se planque Yacef. Je vous demande l'autorisation de tenter l'opération ce soir même.

Le visage bronzé de Godard s'éclaire du sourire au charme duquel il est difficile de résister.

– Allez, vieux, racontez-moi cela !

Le chef du G.R.E. fait alors un rapport détaillé de tous les événements survenus au cours des jours précédents pour terminer par la certitude de la présence du responsable de la Z.A.A. au 3 ou au 4 de la rue Caton.

Au cours de l'exposé du capitaine, le visage de Godard s'est progressivement assombri.



– Impossible, Léger, un type comme Yacef ne peut avoir une seule boîte aux lettres. C'est à l'opposé de la plus élémentaire notion de sécurité. Je ne peux gâcher les chances que nous avons en déclenchant prématurément une opération. Il faut continuer !

Malgré tous ses arguments, Léger ne put entamer la volonté de son chef. Complètement écœuré, il sollicita une permission pour la France, laissant le commandement par intérim de son G.R.E. à son camarade, le capitaine de La Bourdonnaye.

Quelques jours plus tard, sur une route de la métropole, la lecture des grandes manchettes de la presse lui apprit la nouvelle de l'arrestation de Yacef, au 3, rue Caton.

Après le départ de Léger, les consignes des hommes du G.R.E. avaient été maintenues. Les rapports des « bleus » attachés aux pas de Mahmoud et ceux d'Ourhia la brune, toujours chez



Technor/Bloch Lainé

**Le 24 septembre, quand le jour se lève dans la Casbah d'Alger, la nouvelle court de ruelle en terrasse. Yacef Saadi a été arrêté ! Reste désormais, pour le remplacer à la tête d'une organisation qui part en lambeaux, Ali la Pointe. Mais il sera dénoncé, lui aussi, peu après.**

Latifa, n'avaient pas varié. Un incident, jugé mineur sur le moment, allait toutefois précipiter les événements.

Le 23 septembre au matin, Hadj Smaïn *alias* Djamal prit congé de Yacef Saadi dans sa cache installée au domicile de la veuve Bouhired, 3, rue Caton. Il emportait avec lui un message destiné au C.C.E. de Tunis dans lequel le chef de la Z.A.A. faisait état de la situation désespérée de l'organisation rebelle à Alger. La mission semblait très facile, d'autant que Djamal, qui avait été le principal intermédiaire entre Germaine Tillion et Yacef, possédait un laissez-passer signé par un membre du cabinet du président du Conseil. Djamal fut intercepté au cours d'une banale vérification d'identité. Les papiers trouvés sur lui parurent si étranges aux gendarmes de service qu'ils le livrèrent pour complément d'information à Allaire et à La Bourdonnaye. Djamal s'étendit complaisamment sur ses relations avec Germaine Tillion et Yacef et ne fit guère de difficultés pour admettre qu'il avait rencontré ce dernier, le jour même, chez la veuve Bouhired. Dès lors, les hésitations n'étaient plus de mise. Le 24 septembre, dès 5 heures, la totalité du quartier fut bouclée par des unités du 1er R.E.P. Les « bleus » du G.R.E., sous la conduite de La Bourdonnaye et de Surcouf, investirent le refuge. Yacef et une des dernières égéries de la Z.A.A., Zohra Drif, n'eurent que le temps de se réfugier dans la cache aménagée dans la salle d'eau. Fatiha Bouhired, dans une ultime tentative, manifesta son indignation en exhibant la carte d'informatrice signée par le capitaine Chabanne. Il en fallait beaucoup plus pour impressionner Surcouf. Elle fut promptement écartée.

Les bleus, suivis des légionnaires, se ruèrent dans le patio et dans l'escalier. L'accès à la cache, pour une fois imparfaitement camouflé, fut rapidement décelé. Un para attaqua à grands coups de pioche la cloison de brique, qui s'écroula. Par l'ouverture béante jaillit une grenade offensive qui rebondit sur les carrelages du patio. Son explosion couvrit les détonations de la mitraillette de Yacef. Le colonel Jeanpierre et un sous-officier furent légèrement blessés, mais le chef F.L.N., jugeant que toute résistance serait superflue, se rendit rapidement en compagnie de Zohra Drif.

Le patron de la Z.A.A. n'avait pas suivi l'exemple donné par ses deux adjoints, Mourad et Kamel, morts les armes à la main dans l'escalier du 5, impasse Saint-Vincent-de-Paul. H

**Paul LEROY**

# ALGÉRIE ET FRANCS-MAÇ

L'IMPLANTATION de la franc-maçonnerie en Algérie commence dès les premières années de la conquête. En effet, la loge « Bélisaire » est fondée à Alger le 1er mars 1832, « les Enfants de Mars », à Philippeville, en 1846. D'autres naissent à Oran, à Constantine, à Bône, etc. Cette diffusion est, en partie au moins, la consécration d'une très ancienne pratique selon laquelle les loges militaires essaiment au gré de leurs garnisons. On ne sera donc pas surpris que le général Bourbaki ait été accueilli par « les Frères de l'Atlas », avant 1870, à Blida.

Ainsi que les statuts et l'esprit de l'Ordre l'exigent, l'initiation était ouverte à tous ceux qui le demandaient, quelle que fût leur nationalité ou leur origine ethnique. Un des premiers francs-maçons algériens porte d'ailleurs un nom célèbre : l'émir Abd el-Kader. Beaucoup d'autres suivront son exemple pendant plus d'un siècle. Et quand sonnera l'heure des affrontements, la fraternité maçonnique aura à cœur de rechercher une solution sans effusion de sang aux problèmes soulevés.

## 1954 : divisions...

Tous les aspects de la cohabitation franco-algérienne, avec ses manifestations de racisme et d'intolérance, ses conflits graves ou mineurs avaient été étudiés et longuement discutés dans les loges. Certes, il y eut toujours des maçons pieds-noirs qui refusaient avec obstination de reconnaître l'égalité des droits politiques aux Algériens musulmans et ne pouvaient concevoir une modification des rapports établis entre les deux communautés. Mais il n'est pas douteux que, dans la sérénité et le respect d'autrui imposés par la règle, les échanges de vues aient aidé à une meilleure compréhension des aspirations des uns et des autres.

Si, depuis le 1er novembre 1954, le déchaînement de la violence a divisé les Français d'Algérie, les frères ∴ comme les profanes, en libéraux et partisans de la manière forte, les Algériens eux-mêmes sont partagés, selon leurs opinions, sur la forme de leur combat et le futur d'une nation algérienne, notamment en ce qui concernera ses relations avec la France. A côté de quelques-uns qui acceptent passivement l' « Algérie française », les membres du M.N.A. (Mouvement national algérien), du M.T.L.D. (Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques) de Messali Hadj, du C.R.U.A. (Comité révolutionnaire d'unité et d'action), de l'U.D.M.A. de Ferhat Abbas et de l'U.S.T.A. (Union des syndicats de travailleurs algériens) sont engagés dans des querelles politiques et personnelles.



## Table ronde à Paris

L'évolution de la situation en Algérie a réduit les activités des loges et surtout limité les échanges entre des frères prisonniers de leurs options et d'un climat de défiance qui obscurcit les esprits. C'est alors que Fred Zeller, grand maître du Grand Orient, prend une initiative hardie dans le cadre du « Groupe fraternel d'étude et d'action socialistes » qu'il a fondé en 1956. Il s'agit, en l'occurrence, d'une « table ronde » réunie à Paris, au Cercle républicain, le 25 juin 1957. Son but : l'établissement d'une paix négociée en Algérie, avec, comme première étape, un cessez-le-feu sans exclusive ni préalable.

Cette « table ronde d'information », présidée par Fred Zeller, rassemble l'avocat Belhadj, représentant du M.T.L.D.; Jean Amrouche; des représentants du F.L.N.; Masmoudi et Lamrani, ambassadeurs de Tunisie et du Maroc; Paul Ruff; Jean Rous; Auguste Lecœur; des militants du parti socialiste S.F.I.O. et de la Nouvelle Gauche. La franc-maçonnerie n'y est pas directement mêlée, mais son esprit d'humanité et de justice inspire incontestablement les travaux. Et les participants affirment hautement leur opposition au «camarade» socialiste Guy Mollet et leur confiance à Pierre Mendès-France...

Tous les orateurs réclament la fin de la guerre et la reconnaissance de la nation algérienne, font le procès de la politique du gouvernement au pouvoir et du colonialisme en général. Le communiqué final reflète bien, d'ailleurs, l'indignation d'une fraction importante de la S.F.I.O. à l'endroit des parlementaires soutenant la politique algérienne de Guy Mollet : « Tout ce qu'avaient trouvé ces messieurs était une « loi-cadre » qui était beaucoup plus un alibi pour la prochaine réunion

Tallandier

◀ **L'émir Abd el-Kader (1808-1883) mena pendant quinze ans une lutte courageuse contre les Français. Il fut un des premiers francs-maçons algériens. Une loge, la loge Bélisaire, fut fondée à Alger, le 1er mars 1832. La seconde, à Philippeville, en 1846. A l'origine, une tradition des francs-maçons de l'armée.**



Coll. Meyer



Coll. Meyer



Kahia

des Nations unies que le désir d'arriver à un accord quelconque avec les Algériens. Un parti socialiste digne de ce nom aurait dû depuis longtemps dénoncer ces palinodies et marchandages et appeler les travailleurs à un renversement de la vapeur par des manifestations de masse semblables à celles qui se produisirent en 1956 contre les « rappels pour la pacification », en vue d'un cessez-le-feu. »

Puis, au-delà de ces prises de position courageuses en faveur de l'autodétermination algérienne, la table ronde aborde le problème inextricable des démêlés entre les mouvements nationalistes algériens. Elle le fait certainement dans un souci

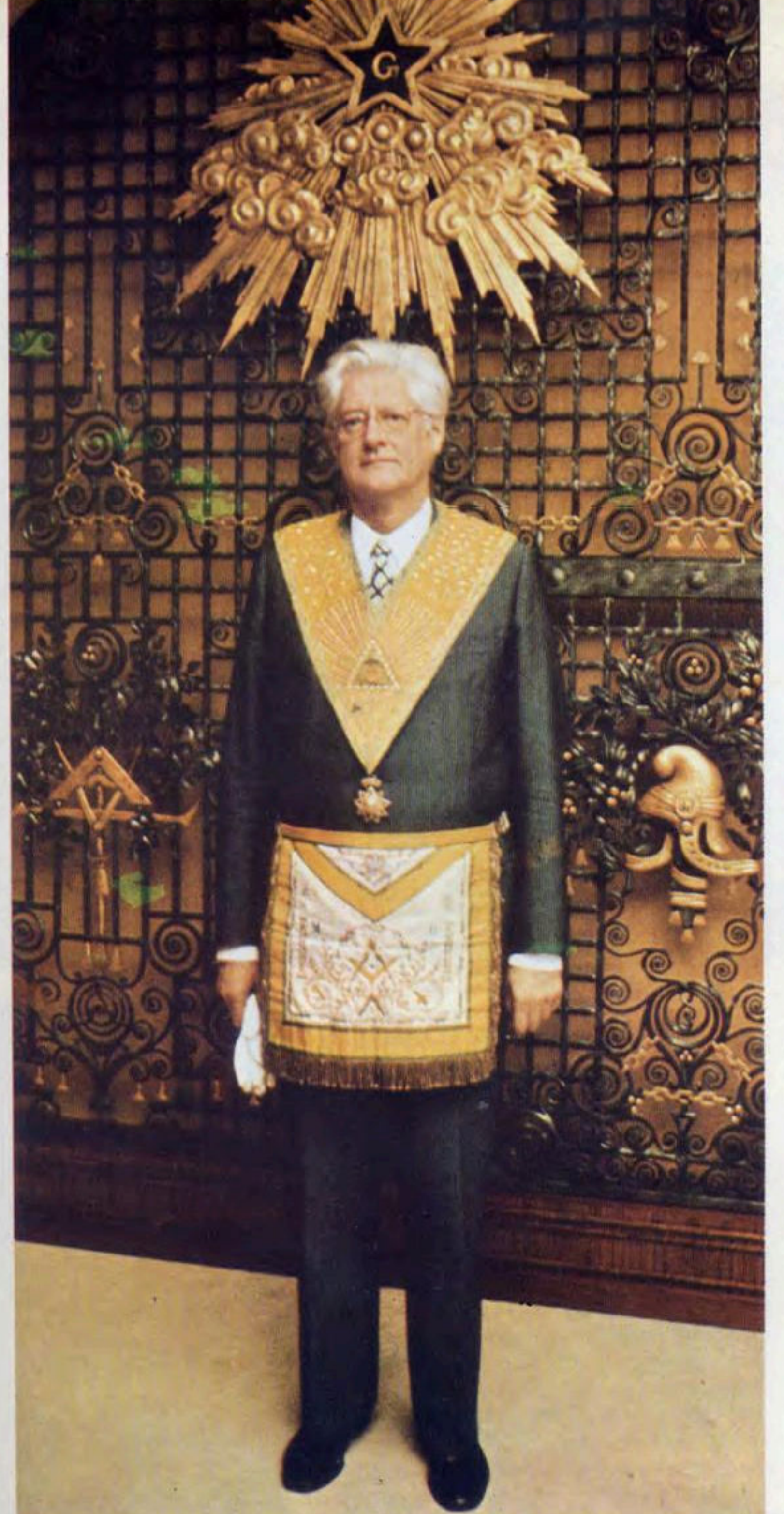
**ONS**

◄ Messali Hadj, le père du nationalisme en Algérie, rencontre, en juin 1957, à Paris, Fred Zeller, président du « Cercle fraternel d'étude et d'action socialistes ». Il s'agit de tenter d'aboutir à une paix négociée...

Fred Zeller, portant ► les insignes de grand maître du Grand Orient. C'est lui qui préside la réunion du Cercle républicain où est largement évoquée l'issue du conflit algérien.

◄ Les entrevues se multiplient. Après Zeller, qui est aussi grand maître du Grand Orient, le député M.R.P. Fonlupt-Esperaber devait rencontrer à son tour Messali Hadj, ici, chez lui, à Chantilly.

◄ Masmoudi, ambassadeur de Tunisie, participe, le 25 juin 1957, au Cercle républicain, à Paris, à la réunion d'information. Table ronde en vue d'un cessez-le-feu en Algérie, sans préalable.



Guéna P.M.

louable de les aider à aplanir leurs différends. Mais peut-être sans tenir suffisamment compte des susceptibilités qui transforment le fraternalisme en paternalisme.

Le communiqué souligne : « Nous voulons voir les choses de plus en plus près. Sans doute, on ne manquera pas d'insister sur l'attitude, jusqu'à ces derniers jours, intransigeante et sectaire du F.L.N. qui n'a pas facilité les choses.

» Bien des camarades ressortiront la « tragédie de Melouza », qui nous a posé à tous un pénible cas de conscience.

» Certes, nous savons bien, hélas! que tout n'est pas toujours très clair à l'intérieur du Front. Nous ne cherchons pas à nous jeter les uns les autres les morts à la face, ce qui serait sans fin, mais à savoir s'il est possible d'arrêter le massacre et à quel prix.

» Jamais nous n'avons fait de choix, de discrimination entre les victimes de l'oppression et du colonialisme le plus arriéré.

» Dans notre lutte pour le socialisme, nous n'avons jamais admis les mensonges, les faux-fuyants, les réponses évasives à des questions précises, de quelque côté qu'ils viennent. »

La franc-maçonnerie et le « Groupe fraternel d'étude et d'action socialistes » qui en est un peu l'émanation sont pénétrés par les idéaux démocratiques de tolérance et de sauvegarde de la dignité humaine. En leur nom, ils s'opposent à la répression ou à la « pacification » en Algérie, mais réprouvent également les méthodes brutales et les règlements de comptes auxquels le F.L.N. a recours contre ses adversaires politiques. Et cette réprobation conduira à un choix.

Or, en 1957, l'imbroglio politique des débuts de la révolution algérienne s'est clarifié, polarisé autour du F.L.N., dur et majoritaire, et du M.N.A., modéré et minoritaire. On a, d'un côté, des révolutionnaires déterminés à utiliser tous les moyens pour atteindre leurs buts : le triomphe de leur cause et un pouvoir sans partage. De l'autre, des idéalistes qui refusent de sacrifier les « droits sacrés de l'individu » à l'efficacité de leur lutte.

## Fidélité à Messali Hadj

Tout naturellement, la sympathie et le soutien de la franc-maçonnerie vont plus au M.N.A. qu'au F.L.N. Ils deviendront de plus en plus affirmés dès lors que le F.L.N. réalise l'union et l'unité à son bénéfice en assassinant les cadres des vieux partis qui n'ont pas voulu rejoindre ses rangs... Pas de pitié pour les « déviationnistes » ou les hésitants, réunis sous la même désignation de « traîtres »! Les socialistes humanistes français sont horrifiés par ces pratiques et ils le clament en évoquant les purges staliniennes, bien que les communistes algériens soient, pour l'instant, hors de cause.

A cette attitude, qui ne saurait surprendre, s'ajoute la vieille solidarité avec Messali Hadj, le leader vénérable du nationalisme et du parti populaire algériens, le compagnon de route de 1934 qui « combattait à côté du peuple de Paris contre les six-févriéristes pour la défense de la République ». On le connaît, on l'estime, on sait que son nationalisme s'abreuve aux meilleures sources de la raison contre le fanatisme religieux et les tentations du totalitarisme.

Certes, après la création du M.T.L.D., le vieux chef a finalement accepté le recours à la violence comme ultime moyen de lutte. Mais il continue de défendre la fraternité et la justice auxquelles les révolutionnaires assignent des limites très étroites. Entre lui et les jeunes loups, souvent formés à son école avant d'être attirés par le nassérisme, les démocrates socialistes imprégnés de l'esprit de la franc-maçonnerie ne pouvaient hésiter... Sans doute savaient-ils que leur choix n'était pas celui du vainqueur futur, mais au réalisme et à l'opportunisme ils opposèrent la fidélité.

Il est vrai, toutefois, qu'un certain nombre de dirigeants du F.L.N. ont eux aussi « reçu la lumière » et ne l'ont jamais oublié depuis lors. H

**Charles MEYER**



Slade/Paris-Match

# O.N.U. : SOUTIEN DE



**Nations unies. Building taillé en tranche de cake, vers lequel chaque session ramène la France, qui en fait partie, et le F.L.N., qui intrigue, hors séance, par la voix de Yazid.**



Slade/Paris-Match

« Ce débat ne devrait pas avoir lieu. En matière algérienne, l'O.N.U. est incompétente, car l'Algérie est partie intégrante de la France. Cette Assemblée n'a pas à s'immiscer dans les affaires intérieures des États membres. » Cette phrase de Christian Pineau est accueillie dans un profond silence. Manifestement, la grande majorité des délégués présents à cette session de printemps de l'O.N.U. n'est pas persuadée que le ministre des Affaires étrangères du gouvernement Guy Mollet ait raison. Après tout, si l'Assemblée a décidé, sans débat, dès le 16 novembre 1956, de mettre le problème algérien à son ordre du jour, c'est bien parce qu'elle pense que la Communauté internationale a le droit, peut-être même le devoir, de s'intéresser à un problème qui risque bientôt de ne plus relever de la compétence exclusive du gouvernement français.

Les premières semaines de 1957 ont marqué le début d'une phase extrêmement critique de la politique française en Algérie. La « pacification » s'enlise : on voit sur la carte les zones d'agitation faire tache d'huile. Le terrorisme urbain s'intensifie. La nervosité des Européens grandit, une partie d'entre eux souhaite un affrontement général. Et des complots commencent à fleurir auxquels l'armée n'est plus étrangère.

En ce début d'année, pourtant, le problème majeur, pour le gouvernement Guy Mollet, est d'éviter l'internationalisation de l'affaire algérienne et une condamnation de sa politique par l'Assemblée des Nations unies. Depuis l'expédition stoppée de Suez, la France est très isolée diplomatiquement. Jusque-là, la thèse a été de plaider l'incompétence de l'Organisation des Nations unies.

En septembre 1955 déjà, la présence du président Pinay et les dispendieux cadeaux offerts aux délégués d'Amérique latine et centrale n'ont pas empêché l'Assemblée de voter, par 28 voix contre 27 et 5 abstentions, l'inscription de l'affaire algérienne à son ordre du jour. Contre la France ont voté tout le groupe de Bandoeng, les pays arabes, les pays socialistes. Même des pays comme le Paraguay et El Salvador ne se sont pas laissé convaincre et se sont abstenus.

Dès le vote, la délégation française a quitté l'Assemblée avec éclat. Finalement après intervention de la commission politique de l'O.N.U. et le laborieux travail en coulisse d'Hervé Alphand, notre ambassadeur, l'Assemblée a décidé, le 25 novembre, de renvoyer le débat.

Victoire à la Pyrrhus, car le groupe afro-asiatique repart à l'attaque dès le mois d'août 1956. Il dénonce le soutien indirect apporté à la France par l'O.T.A.N. en ne s'opposant pas avec assez de fermeté au retrait de cinq divisions françaises jusque-là stationnées en Europe. Il demande l'examen de l'affaire algérienne par le Conseil de sécurité. Demande repoussée par 7 voix contre 2 et 2 abstentions.

Le 16 novembre 1956, renversement brutal de la situation.

La question algérienne est mise à l'ordre du jour sans débat. M'hamed Yazid, qui se dépense sans compter dans les couloirs du palais de verre de Manhattan et assiste en privé aux réunions du groupe afro-asiatique, n'a eu aucune peine à faire admettre à une majorité de délégués que l'O.N.U. doit, pour le principe, s'intéresser à un conflit comme le conflit algérien. « Elle a été créée pour cela, dit-il. Les problèmes des Grands se règlent par-dessus sa tête. De quoi s'occupera-t-elle, si elle ne s'occupe pas des petits ? »



A nouveau, la diplomatie française est mise en état d'alerte. Si l'O.N.U. condamne la France, ou propose sa médiation, c'en est fait des efforts du gouvernement Mollet pour trouver une solution purement française du problème algérien. « L'internationalisation ou les bons offices, c'est l'indépendance à terme », a confié Robert Lacoste à des journalistes. Ou alors, la France doit se retirer de l'O.N.U. avec toutes les conséquences que cela implique. Mais Guy Mollet et

# L'AMÉRIQUE ? OUI, MAIS...

Idyllique perspective, ▶ la Maison-Blanche. L'Algérie viendra troubler, longtemps, Washington. Officiellement, on y était prêt à soutenir la France. Officieusement, la voix des sirènes avait l'accent envoûtant du F.L.N.

Les accords du Caire (signés entre les « quatre grands », Syrie, Jordanie, Arabie Saoudite et Égypte, le 1er mars 1957) vont peser lourdement sur l'affaire d'Algérie et impressionner les nations occidentales, dont les États-Unis. ▼



U.S.I.S.



Keystone

son gouvernement sont beaucoup trop dépendants de l'Alliance atlantique pour oser braver à nouveau la puissante Amérique. A Suez, on a senti passer le vent du boulet.

Au fond, que veulent les Américains ? Comme les autres nations du bloc occidental, le département d'État (Foster Dulles) et la Maison-Blanche (Eisenhower) pratiquent une politique générale de « réserve ». Il s'agit de ne pas compromettre, par une prise de position brutale, les bonnes relations avec le monde arabe, non plus qu'avec la France. Si l'on manifeste à Washington un intérêt soutenu pour l'avenir de l'Algérie, c'est uniquement en considération des répercussions éventuelles du conflit sur les positions occidentales au Proche-Orient et en Afrique du Nord.

Voilà ce que Bourguiba s'est entendu répondre lorsqu'il est venu présenter son plan de paix aux responsables américains avant l'ouverture de la session. On lui a confirmé que, dans la situation actuelle, il n'est pas question de remettre en cause l'influence et la présence françaises au Maghreb. Les Américains jugent nécessaire le retour de la paix en Algérie et la satisfaction des revendications politiques des Algériens pour empêcher le mouvement nationaliste de s'étendre. Mais il y a pour eux une nécessité symétrique de garantir les intérêts économiques de la France dans les pays auxquels elle a dû reconnaître l'indépendance politique.

Cette position n'est pas contradictoire avec la doctrine Eisenhower pour le Proche-Orient. En effet, si, dans le bassin oriental de la Méditerranée, l'échec consacré des politiques britannique et française aboutit à une relève pure et simple de la Grande-Bretagne et de la France, par les diplomates, experts et militaires américains, la situation est tout autre dans le bassin occidental, où les intérêts du « monde libre » sont moins directement mis en cause. Les États-Unis semblent ne vouloir y agir que par personne interposée. Il s'agit essentiellement d'encourager et d'appuyer un bloc arabe « nationaliste » mais soustrait à l'influence de l'Égypte et de la Syrie.

A l'intérieur de ce bloc arabe, l'influence économique française, une fois l'Algérie indépendante, peut apparaître comme une garantie contre la subversion et un facteur de stabilité. C'est ce que répète Foster Dulles à Christian Pineau, venu lui rendre visite, à son tour, à Washington, le 15 janvier.

Le ministre français vient lui faire part de la décision de la France de plaider l'incompétence de l'O.N.U. dans l'affaire algérienne et de se retirer de la salle si un débat s'instaurait.

Devant le refus catégorique des U.S.A. de soutenir la France sur ce point, Pineau assouplit sa tactique. Il est maintenant assuré que les U.S.A. coopéreront avec la France pour bloquer une motion trop dure ou pour faire passer une résolution qui renverra le problème à la session suivante.

Examiné dans les commissions et finalement par l'Assemblée générale, le problème algérien donne ainsi lieu à un compromis. Les pays occidentaux, alliés de la France, manœuvrent pour écarter le projet de résolution du groupe afro-asiatique, où il est question du droit du peuple algérien à disposer de lui-même et de négociations entre la France et le peuple algérien. Ils vont proposer, à la place, des formules beaucoup plus vagues qui pourront être approuvées par une majorité de délégations.

C'est ainsi que le projet est rejeté de ▶

# 1957 : J.F. Kennedy part en guerre pour l'indépendance de l'Algérie

justesse par la commission politique : 34 voix contre 33 et 10 abstentions. A la réunion plénière, on se met finalement d'accord sur un texte, exemple frappant de « compromis dilatoire », au sens où les parties aux prises peuvent chacune l'interpréter dans un sens favorable. Ce texte exprime en effet « l'espoir que, dans un esprit de coopération, une solution pacifique, démocratique et juste sera trouvée par des moyens appropriés, conformément aux principes de la charte des Nations unies ».

Le F.L.N. enregistre ce vote comme une manifestation de compétence de l'O.N.U. sur l'affaire algérienne.

Le gouvernement Mollet, quant à lui, se félicite de s'en être tiré si heureusement. La solution « pacifique, démocratique et juste » n'était-elle pas justement celle que Guy Mollet a offerte le 10 janvier : « cessez-le-feu, élections, négociation », le fameux triptyque que rejette inconditionnellement le F.L.N. ?

## Nixon à Tunis

Pratiquement, le vote de l'O.N.U. laisse le champ libre à la « pacification » de Robert Lacoste. La « bataille d'Alger » va se livrer, suivie de nombreuses autres batailles en Algérie. Mais chaque fois que cette pacification fera un bond en avant, on s'apercevra qu'on est plus loin de la solution politique.

En fait, le répit laissé par le vote de Manhattan sera de courte durée. La pression de l'opinion internationale va très rapidement s'accentuer en vue d'obtenir un règlement du conflit.

Le 24 février, la conférence des chefs d'État arabes réunit au Caire le roi Hussein de Jordanie, Saoud d'Arabie, Nasser et le président syrien. Elle proclame son « appui illimité au peuple d'Algérie qui a droit à l'indépendance et à la liberté ».

Quelques semaines plus tard, le 21 mars, à l'occasion de la réunion du Comité monétaire de la zone franc, les représentants des gouvernements marocain et tunisien se déclarent prêts à constituer, avec la France, une confédération à condition que l'Algérie y soit incluse sur un pied d'égalité. L'offre est remarquable, car elle permet d'arrimer sérieusement l'Afrique du Nord à la France. Prisonnier du slogan « Algérie française », le gouvernement français fait la sourde oreille et ignore la proposition du sultan et du président tunisien.

En désespoir de cause, ceux-ci se tournent alors vers les États-Unis. L'occasion est favorable car le vice-président américain, Richard Nixon, débarque le 20 mars 1957 à Tunis pour l'anniversaire de l'indépendance tunisienne. Bourguiba lui fait rencontrer le sultan, mais aussi Lamine Debaghine, nouveau responsable du F.L.N. Dans la partie secrète de son rapport au président Eisenhower, Richard Nixon suggérera une procédure qui devrait permettre de concilier les points de vue du F.L.N. et du gouvernement français. Il s'agirait d'organiser en Algérie un référendum permettant aux Algériens de choisir entre le statut offert par Guy Mollet et le statut d'État autonome.

Cette suggestion de Richard Nixon marque le tournant officieux de la politique américaine. Les États-Unis ne sont plus disposés, en effet, à offrir un soutien inconditionnel à la France à moins que celle-ci ne prenne des initiatives réalistes. Revenant en mai de sa mission d'information au Proche-Orient, l'envoyé spécial du président Eisenhower, James Richards, accuse la guerre d'Algérie d'être un des facteurs les plus puissants d'instabilité au Moyen-Orient. Il ajoute que les États-Unis devraient offrir leurs bons offices pour le règlement du conflit.

Bien entendu, les États-Unis continuent à soutenir officiellement la France. Aux chefs de onze missions diplomatiques des États arabes demandant à Washington de cesser toute aide économique à la France, Foster Dulles opposera une fin de non-recevoir.

Mais lorsque le jeune sénateur J.F. Kennedy déposera, le 2 juillet, devant le Sénat américain un projet de résolution sur l'Algérie demandant au président d'utiliser toute son influence pour mettre fin à la guerre d'Algérie et pour que « soient reconnues la personnalité et l'indépendance algériennes », il ne fera qu'exprimer ce que beaucoup d'officiels américains pensent. Foster Dulles l'a laissé clairement entendre à Mollet et à Pineau : les U.S.A. ne soutiendront plus à l'O.N.U. l'immobilisme de la politique française, et si rien n'est fait d'ici là, eux-mêmes prendront, en septembre, une initiative – qui sera sans doute appuyée par l'ensemble des pays membres du Pacte atlantique – pour promouvoir une solution du drame algérien.

Cette pression de ses adversaires comme de ses amis va pousser le gouvernement Mollet à sortir de l'expectative et à promulguer enfin la loi-cadre préparée par Robert Lacoste. H

Robert BARRAT

Slade/Paris-Match

Fayçal, roi d'Arabie Saoudite, où le pétrole est une manne. On y lapide aussi les femmes adultères. En place publique. Comme au Moyen Age. ▶

◀ Escalator, tapisseries grandes comme des prairies, plafonds hauts comme des cathédrales, c'est l'O.N.U., une planète en soi.

Nasser. Son ombre planera toujours sur l'affaire algérienne, dont il a été, en paroles et en conseils du moins, le premier soutien. ▶

Le petit roi Hussein de Jordanie. En dépit d'accords à grand tapage, il mènera en silence, face à Nasser, la lutte de David contre Goliath. ▶

Paris-Match



Bruno-Barbey/Magnum



F. Mayer/Magnum

# LA TRAGÉDIE DE FERME-BLANCHE



J.-C. Peret

**Avant que le paysage se transforme et que montent les fortins et les sacs de sable, Ferme-Blanche rayonnait.**

JE m'installai à Ferme-Blanche, hameau de la commune de Perrégaux (Oranie), en octobre 1951. C'était en quelque sorte pour moi un retour aux sources puisque c'est à Perrégaux, où mon père était cheminot, que j'avais passé les neuf premières années de ma vie. Perrégaux, nœud ferroviaire très important au croisement de la rocade Oran-Alger et de la voie étroite Arzew-Colomb-Béchar, cité de 25 000 habitants, en grande partie des cheminots du fait de la présence de deux gares et des ateliers des C.F.A., était une ville très agréable aux maisons basses (jamais plus de deux étages) et souvent luxueuses, aux larges places et avenues bordées de palmiers, de platanes, de bigaradiers et de ficus, et aux squares soigneusement fleuris et entretenus, qui avait souffert, en 1927, d'une grave inondation consécutive à la rupture des digues du barrage de l'oued Habra. Le courage et l'opiniâtreté au travail d'une poignée d'immigrants espagnols avaient transformé en véritable paradis, royaume de l'oranger, une région de marécages où l'anophèle était roi et le paludisme endémique.

Ferme-Blanche, à 9 km de là, était un hameau d'environ 300 habitants, rattaché administrativement à Perrégaux, dont la fraction européenne de la population descendait des premiers colons venus là pour mettre en valeur une terre qui demandait travail et persévé-



Lozouet/Holmès-Lebel

◀ Une colline ronde, des prés qui verdissent, des murs blancs et des tuiles rouges, puis, au premier plan, le verger. Image un peu naïve. Mais la paix l'est toujours plus ou moins. Un jour, les « fells » viendront.



La récolte des oranges, ▶ dans les vergers d'Oranie. Là, on cultive avec la fougue espagnole, depuis un siècle. Il suffira parfois d'une nuit pour anéantir des centaines d'arbres. Toujours cette fameuse offensive économique !





M.-E. Boucher

◀ Les récoltes se suivaient, du blé aux artichauts et des oranges à la vigne. Et chaque fois, cette allégresse des fruits, des primeurs, gorgés de soleil. Au fond, le domaine, souvent perdu dans les fleurs, reblanchi chaque année.

## une oasis de paix saccagée, mais pourquoi ?

rance mais qui, en revanche, ne se montrait pas ingrate. Ferme-Blanche, c'était surtout la station expérimentale agricole, rattachée administrativement aux services agricoles du Gouvernement général, qui employait une importante main-d'œuvre, tant arabe qu'européenne, et dont l'éventail des activités comprenait, outre l'élevage des vaches laitières en stabulation, la culture des céréales, dont le riz, des plantes maraîchères, où l'artichaut dominait, des melons, du fourrage, du coton et surtout des arbres fruitiers : orangers, citronniers, pommiers. La ferme et ses dépendances (ateliers, étables, écuries, hangars, logement du personnel) entouraient une vaste cour. Non loin de là, un vaste parc gazonné, ombragé par les hautes frondaisons des eucalyptus, constituait pour nos élèves le lieu idéal pour des ébats en plein air.

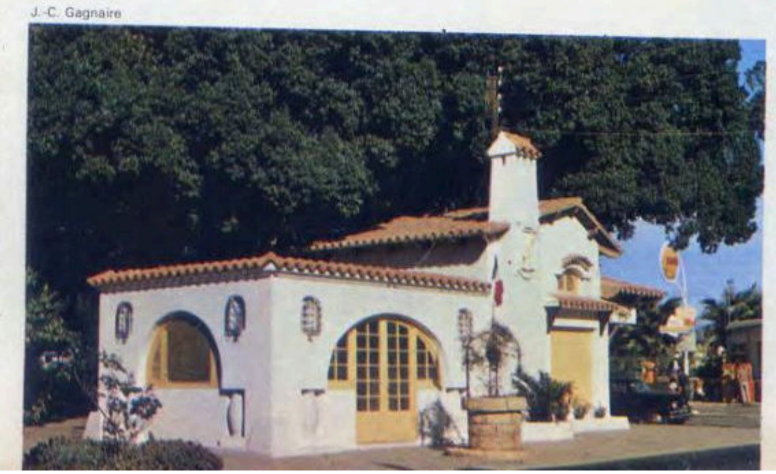
Le village lui-même s'étirait sur les deux bords de la large rue principale et avait été doté par l'active et compétente municipalité socialiste perrégauloise d'une salle de consultations médicales et d'une école neuve à trois classes assortie de trois logements de fonction spacieux et rationnellement conçus. Une centaine d'élèves, musulmans et européens, tous de modeste condition, fréquentaient l'école et, chaque soir, fonctionnait un cours d'adultes assidûment suivi.

Ferme-Blanche se situe sur la route Perrégaux-Arzew et le train s'y arrêtait plusieurs fois par jour.

En 1952, mes collègues et moi émîmes l'idée de créer un foyer rural afin d'animer un peu le hameau. D'emblée, la suggestion fut retenue et c'est tout le village, Européens et musulmans mêlés, qui se retrouva à l'école pour officialiser cette naissance. Le mouvement des foyers ruraux avait pris une certaine ampleur dans les villages du bled, particulièrement dans le Tell, à tel point que ces associations furent groupées en fédérations départementales et efficacement aidées par le service des Mouvements de jeunesse et d'éducation populaire du G.G.

En 1953, notre foyer tournait rond grâce au concours de tous et à l'aide matérielle de la station expérimentale dont le directeur, M. Mourcet, prési-

J.-C. Gagnaire



◀ Perrégaux, entre Alger et Oran, une agglomération de 25 000 âmes avec son poste d'essence à l'entrée, son chemin de fer ; un village semblable à mille villages de France, avec ses jardins, ses fleurs, ses grandes allées bordées d'arbres.



R. Schall

dent du foyer, fit aménager une ancienne cave en salle des fêtes. Notre premier geste fut d'organiser la première fête du village, qui dura deux jours et attira, entre autres, nombre de Perrégaulois, venus autant par curiosité que pour s'amuser. Nous avions, grâce à une subvention substantielle du G.G., acheté un appareil de projections 16 mm à arc ainsi que quelques rangées de fauteuils désaffectés d'un cinéma de la ville et, en décembre, nous inaugurâmes notre salle avec l'œuvre de Cayatte *Nous sommes tous des assassins*. Nous étions fournis en films par l'Office du cinéma éducateur du G.G. et grâce à des contrats que nous firent les firmes distributrices d'Alger. Chaque samedi soir et le dimanche en matinée, l'un de nous se transformait en opérateur bénévole tandis que deux autres se voyaient confier les opérations de caisse et de contrôle. En plus, tous les quinze jours, les écoliers étaient gratifiés d'une projection éducative agrémentée d'un « Charlot » ou d'un « Laurel et Hardy ». Et notre cinéma fut une véritable réussite au sein de la population ferme-blanchoise.

Nous organisâmes plusieurs sorties touristiques en car. L'une d'elles permit à nos écoliers de connaître la mer – que, bien qu'étant à moins de 20 km, certains n'avaient jamais vue –, Oran, son port et sa corniche. Nous emmenâmes les adultes visiter Tlemcen et ses mosquées, Mansoura et ses ruines, le barrage des Beni-Bahdel. Nous fûmes invités et reçus par le foyer rural de Dombasle, près de Mascara, animé par mon collègue Charbit, à l'occasion d'une rencontre de football, et la revanche amena les ruraux de Dombasle chez nous l'année suivante.

En coopération avec l'école, nous donnâmes, les années suivantes, dans notre salle des fêtes, des soirées-concerts où adultes et enfants se produisirent alternativement pour la plus grande joie d'un public enthousiaste, toujours unanime à nous soutenir et à nous encourager.

Nous étions considérablement épaulés dans notre action par le service des M.J.E.P. d'Oran dont l'inspectrice, Mlle Faure, belle-sœur du regretté Albert Camus, brillamment secondée par Robert d'Eshougues, son principal collaborateur et animateur, vint elle-même, un soir, effectuer une présentation de peinture moderne, accompagnée de projections, tandis que son adjoint parla théâtre et déclama quelques scènes qui amusèrent fort l'auditoire. Il y avait quelque chose de touchant et de réconfortant à voir réunis tous ces ruraux, dont la plupart ne parlaient qu'espagnol ou arabe, écoutant silencieusement et attentivement des animateurs dont le mérite était de savoir toujours adapter la culture au niveau des humbles sans pour autant céder à la facilité. Nous eûmes aussi, un soir, la visite d'Emmanuel Roblès, venu donner une conférence suivie de projections sur l'Amérique du Sud ; la sympathie et la simplicité du conférencier, alliées à son érudition, lui valurent les applaudissements de la salle.

La fraction musulmane de la population était de toutes ces réunions et un soir, à notre demande, la troupe des M.J.E.P. se produisit dans deux pièces en langue arabe qui intéressèrent fort l'auditoire, parmi lequel plusieurs Européens pour qui cet idiome n'avait pas de secrets.

## La mort d'Hélène...

Souvent Robert d'Eshougues et ses collaborateurs venaient passer une journée parmi nous et nous initiaient à l'usage du magnétophone et de la caméra. C'est ainsi que nous tournâmes un petit film en 16 mm sur la vie de notre hameau, auquel toute la population collabora.

En 1954 et 1955 nous participâmes avec succès au grand corso fleuri que la municipalité de Perrégaux organisait à l'occasion des fêtes annuelles de la ville. Une fois de plus, tout le monde « mit la main à la pâte » pour la confection du char figurant *le Moulin de Daudet*, sur lequel nos jeunes filles, déguisées en Provençales, firent applaudir notre foyer au milieu d'une double haie de plusieurs milliers de spectateurs.

Chaque soir, leur journée de dur labeur achevée, les hommes se retrouvaient sur le boulodrome, qu'ils avaient aménagé de leurs propres mains, près de l'école, afin de disputer amicalement la traditionnelle anisette qui précédait le repas du soir. Ce boulodrome faillit, un soir de février 1957, devenir un champ de massacre. En effet, la rébellion manifestait, depuis le printemps de 1956, une intense activité dans la région perrégauloise ; assassinats de colons, de commis et d'ouvriers agricoles, de chauffeurs, incendies de fermes, de cars, destruction de plantations, attentats à l'explosif en ville étaient devenus quotidiens. C'est ainsi que l'une de mes anciennes élèves, Hélène Hernandez, gentille fillette qui, après avoir achevé de brillantes études primaires, fréquentait le collège de Mascara, fut l'innocente victime d'un horrible attentat au cours duquel une de ses camarades et le père de celle-ci, conduisant un véhi- ▶

# cet adolescent scié par une rafale quand il courait vers sa maison...

cule, trouvèrent également la mort, l'embuscade ayant été tendue dans la vallée avant Dublineau, Dublineau où vivaient sa mère et son jeune frère depuis le décès du père, survenu des suites d'une grave maladie. Pour ajouter à l'horreur de ce crime et à l'émotion de la population de notre hameau, ce drame survint la veille de la Fête des mères. Spontanément, nos élèves organisèrent une rapide collecte et j'eus la douloureuse mission d'en faire parvenir le montant à la malheureuse mère éplorée.

Ferme-Blanche, qui n'avait aucune protection, policière ou militaire, sur place, connaissait une relative tranquillité. Un après-midi de février, l'incendie d'une meule de paille dans une ferme proche et inhabitée attira en une vingtaine de minutes les forces de l'ordre stationnées près de Perrégaux. Ce fut pour les rebelles l'opération test qui leur permit de préparer leur raid sur le village.

**Dans les familles ▶ pieds-noirs, Noël est une fête qu'on prépare des mois à l'avance. Les parents les plus modestes ne conçoivent pas qu'on ne se ruine pas au nom du Père Noël. Et dans les faubourgs populeux d'Alger ou d'Oran, les gosses d'ouvriers, ou de musulmans, pouvaient rivaliser avec les plus riches.**



Chanu

## Les armes automatiques !

Le dimanche suivant, vers 19 heures, les hommes qui viennent de terminer leur partie de boules, sont réunis dans la salle de l'unique café tandis que, profitant des dernières lueurs d'une splendide journée préprintanière, femmes et enfants s'attardent sur le pas des portes. Tout à coup, bénéficiant d'un effet de surprise total, un commando F.L.N. arrivé sous le couvert des orangeraies, surgit dans le village et déclenche un tir nourri d'armes automatiques. Le vide se fait instantanément, chaque mère recueillant rapidement sa progéniture et s'enfermant à double tour, tandis que Thérèse, l'épicière, épouse du conseiller municipal, se précipite dans le café voisin et s'y enferme avec tous les consommateurs, geste de sang-froid qui évite l'extermination de la population masculine européenne. Mais il y a déjà deux morts à déplorer : Mme Martinez, une pauvre veuve, mère de famille nombreuse, tuée chez elle, et le jeune Navas, un adolescent, criblé par une rafale sur le passage à niveau alors qu'il courait pour regagner le domicile paternel. Un vieillard, voisin des précédents, est laissé pour mort par les tueurs, qui, poursuivant leur raid, arrosent de cocktails Molotov les rares appartements encore ouverts.

Deux des boulistes quittent le bar par une porte dérobée, s'élancent témérairement à l'extérieur et foncent sous la mitraille en direction de leur demeure, poursuivis par le chef du commando. Ce dernier va à son tour pénétrer dans le modeste logement où se terrent, terrorisés, femmes et enfants lorsque son arme s'enraie. Simultanément, nos deux boulistes décrochent leur fusil de chasse et l'un d'eux réussit à abattre le poursuivant d'une double charge de chevrotines... C'est terminé et cela a duré un quart d'heure. Un calme impressionnant règne dans le village meurtri que la nuit a recouvert. L'armée, alertée téléphoniquement dès le début de l'attaque par les deux U.T. de service à la station, arrive une heure après. Le reste du commando fut repris par la suite ; deux ou trois musulmans du village y figuraient.

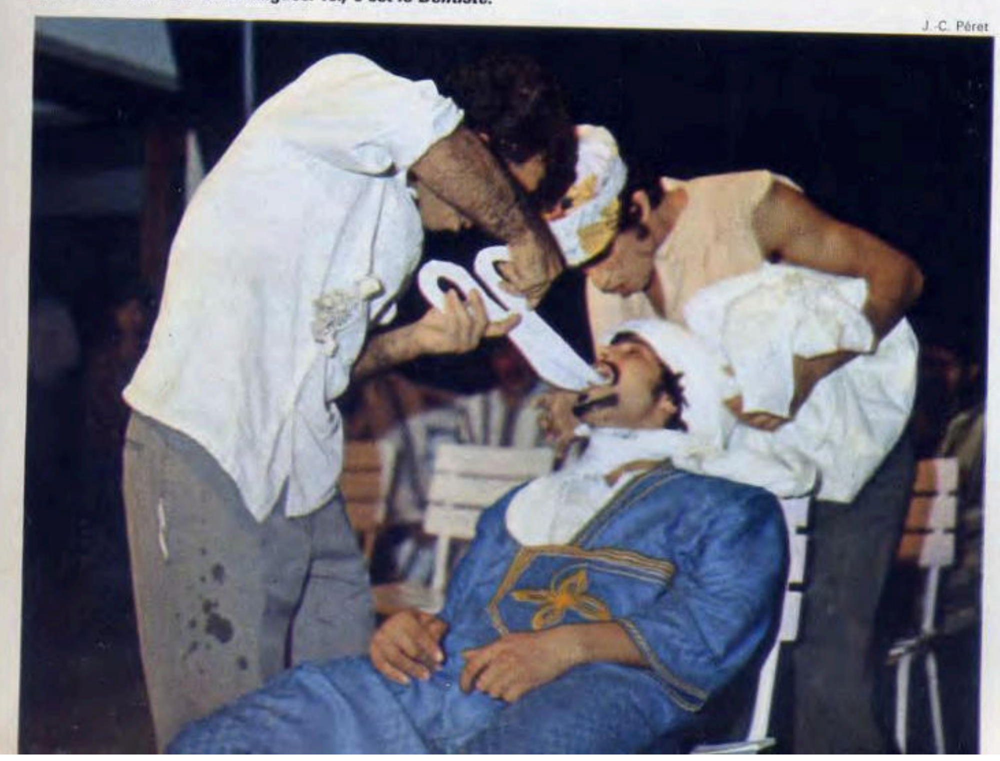
Un détachement de zouaves, composé de rappelés — qui furent aussitôt adoptés par la population —, fut installé à demeure dans le centre tandis que l'U.T. se renforçait de tous les hommes du village : réformés, vieillards (le doyen avait soixante-quinze ans), ressortissants espagnols, les armes étant pour la plupart des lebels ou des fusils de chasse personnels. Les attentats se multiplièrent dans la région, dont celui contre le car Mostaganem-Perrégaux, commis à 14 heures à 2 km du hameau et où fut tué le fils de la gérante de l'agence postale. Plusieurs familles européennes s'en furent habiter la ville tandis que celles qui restèrent sur place eurent plusieurs des leurs assassinés dans des embuscades.

Je demandai à mon tour mon déplacement et c'est le cœur gros qu'un jour de septembre 1957 je quittai ce charmant petit coin où j'avais connu des moments exaltants et dont j'aimais tant la laborieuse population, si sympathique et si attachante. Notre paradis était alors devenu un enfer. H

**Georges CAMPOS**

**A Ferme-Blanche, on faisait du théâtre. Pieds-noirs et musulmans formaient une troupe, qui donnait des spectacles dans les deux langues. Ici, c'est *le Dentiste*.**

J.-C. Péret



# HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Marie Elbe*
Chef service photo : *François Wittmann*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*
Administration : *Christian Clerc*
Maquettiste : *Claude Rebelo*
Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Adjoint : *Charles Meyer*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*
Abonnements : *Jean-Loup Pellé*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
**Librairie Jules TALLANDIER**
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf. 581.
Prix de vente au numéro : France, 3 F. — Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

**ABONNEMENTS**

**FRANCE :** 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
**BELGIQUE :** S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin. B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.

**Tarif :**
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

**RELIURES :**
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070 BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

**NOTE A NOS ABONNÉS :**
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.


# CHRONOLOGIE
## Novembre 1957

## FRANCE

*4 : Félix Gaillard forme le gouvernement et obtient l'investiture de l'Assemblée nationale, le 5, par 337 voix contre 173 et 20 abstentions.*
*12 : l'Assemblée nationale vote le renouvellement des pouvoirs spéciaux pour la métropole et l'Algérie.*
*19 : grève des fonctionnaires.*
*29 : l'Assemblée nationale adopte la loi-cadre sur l'Algérie par 269 voix contre 200 et 13 abstentions. 82 députés n'ont pas pris part au vote.*

## AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

*1er : le maréchal Abdel Hakim Amer en visite à Moscou.*
*6 : massacre d'une équipe de recherche pétrolière au Sahara.*
*11 : manifestations à Alger contre la loi-cadre.*
*15 : livraison d'armes américaines et britanniques à la Tunisie. Certains milieux politiques français protestent.*
*20 : conversations Bourguiba-Mohammed V à Rabat.*
*20 : prêt américain au développement rural égyptien.*
*20 : aide soviétique à l'Égypte : 700 millions de roubles.*
*22 : proposition tuniso-marocaine de bons offices dans l'affaire algérienne.*
*27 : intervention de l'aviation espagnole en territoire marocain aux abords d'Ifni.*

## ASIE

*9 : aide soviétique à l'Inde : 500 millions de roubles.*
*12 : Carlos Garcia élu président des Philippines.*
*18 : solution politique au problème du Pathet Lao au Laos.*
*20 : prêt de la B.I.R.D. aux aciéries indiennes Tata.*
*21 : l'O.N.U. rejette la demande indonésienne sur l'Irian occidental (Nouvelle-Guinée).*
*28 : l'affaire de Goa devant la Cour internationale de justice.*

## EUROPE

*1er : accord commercial soviéto-yougoslave.*
*2 : disgrâce du maréchal Joukov à Moscou.*
*3 : lancement en U.R.S.S. d'un second satellite artificiel emportant la chienne « Laika ».*
*4 : Mao Tsé-toung à Moscou pour le 40e anniversaire de la révolution d'Octobre.*
*13 : décès du président de la République tchécoslovaque Zapotocky. Il est remplacé par Antonin Novotny.*
*14-16 : conférence communiste de Moscou.*
*15 : accord entre les deux Allemagnes sur les échanges interzones.*
*29 : conférence franco-allemande de Bad-Godesberg sur la coopération en Europe et en Afrique.*

# LA SEMAINE PROCHAINE




**MORT D'UN TERRORISTE : ALI LA POINTE**

## Sommaire du n° 233 :



**NOTE DE LA RÉDACTION**

La dernière ligne de l'éditorial du numéro 229 doit être lue : Armement individuel et collectif : 4 809 et 43 946 (dont 23 321 fusils de chasse).


Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 2e trim. 1972. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
N° 232 - 12 juin 1972.
[illegible] de la publication : Maurice DUMONCEL.

L'express BOMBAY-CALCUTTA déraille : 9 morts, 46 blessés

# La Dépêche

DE CONSTANTINE ET DE L'EST ALGERIEN

DIMANCHE-LUNDI 24-25 NOVEMBRE 1957

# LES INONDATIONS DANS L'EST ALGERIEN ont atteint une ampleur sans précédent



## Ce véritable cataclysme a fait 16 morts

## Plus d'un milliard de dégâts à Philippeville

## Les aérodromes de Bône et de Valée sous les eaux

NOMBREUX PONTS EMPORTÉS

PREMIER RÉCIT DES SCÈNES DRAMATIQUES DE SAUVETAGE

## Dramatiques opérations de sauvetage

### Emouvants témoignages de solidarité humaine

Premiers sauvetages

Les bateaux du Génie parachutiste

Les hélicoptères du G.S. 2

Suite page 3

Les centres d'hébergement

Journées d'angoisse et de désastre

Dramatique opération

Suite page 3

## Bône isolée par les eaux

A Joannonville

Suite page 3







### Bougie au secours des sinistrés de Philippeville

## St-Antoine a vécu des heures d'angoisse

Suite page 3

## Sept morts, dont six sapeurs du Génie et de nombreux disparus dans la région de Guelma

Lutte acharnée contre les éléments dans la région du Kroubs

Suite page 3

LES VICTIMES



## Les autorités du département ont visité les lieux sinistrés

### LE MINISTRE DE L'ALGÉRIE ACCORDE UN PREMIER CRÉDIT DE DIX MILLIONS

Premier secours du Ministre de l'Algérie

*La guerre paraît s'être arrêtée. L'armée française et, bien souvent, des hommes de l'A.L.N. quittant pour quelques jours la clandestinité, participeront aux travaux de sauvetage. Des familles se trouveront ainsi réunies pour une œuvre d'humanité qui n'a besoin ni de directives ni de consignes politiques. Médicaments et vivres seront immédiatement envoyés par la France.*